Voir ~~[illegible]~~

N°

voir "Grand - Carteret"

voir table pp. 197-201

2 articles s/ "Corinne"
Caliste pp. 141-149

LE PETIT

MAGASIN

DES

DAMES.

Catalogue ouvrages féminins
pp. 192-197

Les lettres et paquets relatifs à ce Recueil doivent être adressés francs de port à M. FAYOLLE, rue St.-Honoré, n°. 333.

Se trouve

Chez
- DELAUNAY, palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 243;
- DEBRAY, rue St.-Honoré, barrière des Sergens;
- DELANCE, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Mde ROLAND.

LE PETIT
MAGASIN
DES
DAMES.

Il en est de l'esprit des hommes, par rapport à celui des femmes, comme du rouge à l'égard du rose.
SAINT-FOIX.

AVEC UN CALENDRIER.

SIXIÈME ANNÉE.

PARIS,

Chez { DELAUNAY, palais du Tribunat ;
DEBRAY, rue St.-Honoré ;
DELANCE, rue des Mathurins S. J.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

1808.

LE PETIT

MAGASIN

DES

DAMES.

MÉLANGES.

SUR MADAME ROLAND.

MADAME ROLAND n'avoit jamais pensé à devenir auteur, et c'est peut-être une des raisons qui font qu'elle se trouve dans la classe des meilleurs. La sécurité qui résulte d'une telle disposition avoit laissé à son esprit toute sa liberté et sa grâce naturelle. Fille d'un artiste, les premières impressions qu'elle reçut furent celles des beaux-arts, dont l'effet naturel, fondé sur des rapports exacts et justes, donne au moins de la délicatesse et de la rectitude aux sens. Mais leur

influence s'étend bien plus loin dans une âme capable de transporter et de lier les idées d'ordre puisées dans les objets sensibles, à celles de l'ordre moral, où réside le type de toute vertu, et d'où découlent les règles éternelles du juste et de tout ce qui est bien. Il n'est point d'idée à la hauteur de laquelle l'esprit de madame Roland ne pût s'élever ; elle l'avoit fortifié par la lecture la plus variée qui puisse orner une mémoire heureuse. Elle avoit lu les ouvrages de tous les écrivains modernes les plus distingués, philosophes, orateurs, historiens, politiques, littérateurs, physiciens ; les sciences exactes mêmes ne lui étoient pas tout-à-fait étrangères. Après avoir médité profondément avec Montesquieu ou Condillac, elle se délassoit en lisant un roman, ou en dessinant une fleur. C'est ce qu'on voit par sa vie, qu'elle écrivit dans la prison, pour détourner ses regards du désordre qui régnoit autour d'elle, et les porter sur le passé qui lui rappeloit des objets plus doux ; sans que son affreuse situation fit un moment chanceler sa mémoire ou

rembrunit le coloris des scènes enjouées ou touchantes qu'elle retraçoit.

On sent qu'une instruction aussi étendue devoit nécessairement rendre très-riche et très-varié le style d'une femme que la nature avoit douée d'un génie rare. Mais ce qui semble avoir imprimé un caractère particulier à sa manière de penser et d'envisager les choses de la nature et de la société, ainsi qu'à sa manière d'écrire, c'est la lecture des Anciens, dont on trouve des traces dans ses divers écrits. Elle dit elle-même qu'à l'âge de huit ans elle faisoit ses délices de Plutarque. Dans les morceaux de philosophie qui forment une grande partie du troisième volume de ses Œuvres, qu'elle avoit écrits sans dessein et seulement pour satisfaire le besoin d'une âme active, on en trouve un, qui est un extrait piquant des livres de Xénophon sur les choses mémorables de Socrate. C'est dans ces sources pures que madame Roland avoit puisé ce goût du vrai, du simple et du naturel, qui produit de grands effets sans efforts et sans étalage ; car les Anciens

étoient ennemis de tout ce qui a un air forcé. Les principes de leur philosophie même, qui s'accordoient très-bien avec ceux du goût, réprouvoient tout état violent, capable de décéler une âme peu maîtresse d'elle-même: ils condamnoient les mouvemens désordonnés de l'esprit comme ceux du corps; et madame Roland semble avoir senti que l'exaltation seroit encore moins convenable dans les écrits d'une femme.

Elle avoit encore mieux conformé sa conduite privée à ces principes. Malgré le sentiment de sa supériorité, qu'elle ne déguise point, elle croyoit, d'après les Anciens, que la subordination et l'obscurité sont le partage des femmes, et que leur sexe doit craindre le bruit, comme une fleur délicate le souffle impétueux des vents. Sa modestie, sa réserve, la sévérité de ses mœurs, qui étoient le fruit d'un instinct perfectionné par l'étude et la réflexion, la retenoient constamment dans le sein de sa famille, occupée d'un époux qui connoissoit ses talens comme ses vertus, et qui, comme on sait, employa

quelquefois les premiers dans les occasions d'éclat qui s'offrirent à lui pendant qu'il étoit ministre. Elle y étoit surtout occupée de sa fille, qu'elle formoit pour la vertu et pour le bonheur, et qui eût fait le sien, principalement, si elle eût pu voir son union avec le fils de son ami, et si le sort ne lui eût pas envié et ravi cette douce jouissance.

C'est dans la retraite où elle avoit toujours vécu, qu'elle s'étoit pénétrée des grandes idées de liberté, de mœurs, d'éducation, d'organisation sociale, que fait naître l'histoire des anciennes Républiques. Son âme s'étoit élevée au niveau des objets qu'elle avoit contemplés; elle y vivoit comme dans une région supérieure à celle de ses contemporains. La révolution française, à laquelle son esprit se trouva tout préparé, lui parut devoir les en rapprocher. L'enthousiasme qu'inspire et l'amour de ses semblables et le sentiment du beau, lui fit croire que les mêmes moyens devant produire les mêmes effets, elle reproduiroit parmi nous, de ces

grands modèles qu'on admire chez les Anciens, de ces hommes qui faisoient de si grandes choses avec tant de simplicité. Mais madame Roland ne croyoit pas sans doute que la France en dût offrir sitôt un à l'histoire moderne.

Elle s'étoit tellement approprié les maximes de la philosophie stoïque, qui donnent un si grand ressort à l'âme, que, quoique très-sensible et très-susceptible des affections les plus profondes, elle étoit parvenue à soumettre tous les mouvemens de son cœur à sa raison. Elle avoit acquis une telle indépendance des hommes et de la fortune, qu'aucun événement ne pouvoit l'ébranler, pourvu qu'elle fût satisfaite de sa conscience. C'est ce qui fit qu'elle se trouva telle à la barre de la Convention, dont elle arracha les applaudissemens, à la prison et sur l'échafaud, qu'elle étoit dans son cabinet lorsqu'elle méditoit ou écrivoit. Tout pouvoit changer autour d'elle, son âme restoit toujours la même.

Feu le Docteur ROUSSEL.

LA ROSE.

IDYLLE.

Du sein de la douce verdure,
Brillante Rose, tu renais!
Tu reviens orner les bosquets;
Tu reviens parer la nature.

Salut, ô fille du Printemps!
De tous les yeux charme suprême!
O toi, le gracieux embleme
De mille objets doux et charmans!
Ton coloris que rien n'efface,
A mes regards, c'est la fraîcheur :
Je crois voir reposer la grâce
Sur ton feuillage et sur la fleur.
Boutons, entr'ouvrez vos calices
Sous les berceaux silencieux!
Que je respire les prémices
De vos parfums délicieux!
Que dis-je? fermez-vous encore
Au souffle indiscret des Zéphyrs;
Prolongez de plus d'une aurore
Votre existence et nos plaisirs.

Imitez la vierge timide
Qui semble voiler ses attraits;
Comme elle, à notre vue avide
Ménagez vos trésors secrets.
Heureux si la beauté nouvelle
Que décèlera votre odeur
N'attire pas la main cruelle
De quelque lourd profanateur!
Qu'il détourne un œil insensible
De ce trône où vous fleurirez!
Des momens que vous espérez
Qu'il vous laisse le cours paisible!
Puisse le mortel délicat,
Respectant un si doux prestige,
Venir admirer votre éclat,
Et se pencher sur votre tige!

Honneur du fastueux jardin,
Rose! qui décrira tes charmes,
Quand la déité du matin,
L'Aurore, t'humecte de larmes?
Le poëte, en des vers flatteurs
Dont Amour dicte le langage,
Veut-il peindre une belle en pleurs!
Il a recours à ton image.
Qu'il est pur cet air embaumé
Que près ton arbuste on respire!

Qu'il sait bien d'un cœur enflammé
Tempérer le secret martyre!
Qu'il éveille ces souvenirs,
Toujours si chers à la pensée,
De doux jeux, d'aimables loisirs,
Et de félicité passée!.....
Tendre fleur! à chaque retour
De la saison qui te voit naître,
Je veux te consacrer un jour,
Te feter dans un lieu champêtre;
Et dût le chagrin nébuleux
Étendre sur moi son empire,
A ton premier aspect je veux
T'accorder encore un sourire.

Madame DES ROCHES.

DE NINON LENCLOS.

On a prétendu que Ninon Lenclos avoit encore inspiré de l'amour à quatre-vingts ans ; du moins faut-il croire que ce fut pour la dernière fois. Je suis même persuadé que, si pareille aventure arriva, elle en fut fort étonnée, et peut-être plus flattée qu'attendrie.

Avant l'amour, l'amour-propre étoit né.

Il meurt plus tard aussi ; il vit dans tout notre être, et tient jusqu'au dernier morceau. C'est lui qui corrige les femmes de l'amour après le leur avoir appris, et le leur fait oublier quand il les oublie. « A quoi songez-vous de croire que la vue d'un jeune homme soit un plaisir pour moi? vos sens vous trompent sur ceux des autres. » Voilà ce que Ninon, à peu-près à cette époque de quatre-vingts ans, écrivoit à Saint-Evremont,

qui, âgé alors de quatre-vingt-trois ou quatre ans, lui mandoit qu'attendu les rapports de goûts qu'il s'étoit toujours trouvés avec elle, il supposoit qu'elle auroit autant de plaisir à voir un jeune anglais qu'il lui adressoit, qu'il en éprouvoit lui-même à voir une jeune et jolie personne. Mais, pour une femme, qu'est-ce que le plaisir de voir quand elle n'en a plus à être regardée? et celui-là, du moins, il faut croire que Ninon y avoit renoncé depuis quelque temps. Plusieurs années auparavant, Saint-Evremont lui ayant adressé un autre de ses amis, que, par un reste de vieille galanterie, il la prioit de rendre amoureux d'elle: « J'ai lu devant lui votre lettre avec des lunettes, mande-t-elle à son vieil ami, mais elles ne me siéent pas mal; j'ai toujours eu la mine grave. S'il est amoureux du mérite que l'on appelle ici *distingué*, peut-être que votre souhait sera accompli; car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot. »

Un mérite distingué! cela n'étoit pas mal pour une femme qui ne pouvoit plus avoir

que du mérite, et qui n'en avoit pas toujours eu. Mais, de même que la *mine grave*, Ninon avoit toujours eu du penchant à la réflexion, et Saint-Evremont parle de *son bon sens* comme d'une chose reconnue. A la vérité, quand on lit dans l'intéressante notice placée à la tête de sa correspondance avec Saint-Evremont, que son penchant pour tout ce qui avoit du mérite et de l'éclat avoit mis dans la liste de ses amans les Condé, les La Rochefoucault, les Longueville, les Coligny, enfin jusqu'à quatorze, suivi d'un *et cætera;* ce calcul et cet *et cætera* étonnent un peu l'imagination, et l'on est surpris de voir jusqu'où le bon sens peut conduire une femme. Mais beaucoup de femmes ont dans leur esprit et portent dans leur conduite un bon sens de détail qui ne nuit point aux travers de l'ensemble.

« Le bon sens, dit Vauvenargues, consiste à n'apercevoir les objets que dans la proportion exacte qu'ils ont avec notre nature ou notre condition. » La condition des femmes est si bornée, que les petits objets sont seuls

en proportion avec elles ; sur les grands, elles manquent nécessairement d'expérience. De là vient qu'il leur faut un préjugé pour déterminer le système général de leur conduite, et de la réflexion pour en bien diriger les détails journaliers. Ninon, à dix ans faisoit, dit-on, de Montaigne et de Charron ses lectures favorites. Mettons, pour la vraisemblance, que ce fut seulement à quinze, et qu'elle les comprit ; voilà certainement une raison bien précoce. Malheureusement, à cette époque, Ninon se trouva maîtresse de ses volontés et entraînée par ses penchans. Comme elle savoit raisonner, elle raisonna ; et comme c'étoient ses inclinations qui l'avoient engagée à raisonner ce que sans cela elle se seroit contentée de croire, le raisonnement fut en faveur de ses inclinations. Mais comme elle ne se trompa que sur ce qu'elle devoit, et connut fort bien ce qui lui plaisoit ; comme elle suivoit ses penchans et ne les cherchoit pas, qu'elle se livra à l'amour par goût et non par désœuvrement, elle ne *fit de sottises*, selon le conseil de

cette mère à son fils, *que celles qui lui faisoient plaisir*, et par conséquent ne sentit pas le besoin de les outrer pour leur donner du piquant. Le désordre qui avilit la plupart des femmes, parce qu'il déprave leur goût et dégrade leur caractère, laissa à Ninon une sorte de dignité; parce qu'en manquant à l'honneur, elle resta fidelle à la probité et conserva de la délicatesse dans ses goûts, après avoir renoncé à la décence dans ses plaisirs.

Cependant rien de tout cela, il en faut convenir, ne méritoit le fameux quatrain de Saint-Evremont :

L'indulgente et sage Nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

On n'atteint pas plus à la vertu de Caton pour avoir restitué le dépôt qui vous fut confié, qu'à la volupté d'Épicure pour avoir trouvé le plaisir dans des penchans que rien n'a contrariés, pour avoir conservé la trau-

quillité de l'âme au milieu du bonheur, et avoir passé sans chagrin jusques à quatre-vingt-dix ans une vie qui ne fut troublée par aucun revers. L'affaire de Gourville fit honneur sans doute à Ninon; mais qu'un pareil trait se fût rencontré dans la vie de madame de Sévigné ou de madame de la Fayette, auroit-on songé seulement à leur en faire un mérite? Saint-Evremont le sentoit bien lorsqu'il mandoit à Ninon, qui prétendoit que le mot d'amour ne lui convenoit plus : « Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'amour, à qui vous devez votre mérite et vos plaisirs! Car enfin, ma belle gardeuse de cassette, la réputation de votre probité est particulièrement établie sur ce que vous avez résisté à des amans qui se fussent accommodés volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos passions pour faire valoir toutes vos vertus. » C'est une manière commode d'acquérir de la réputation. Il est plaisant que ce soit parce que Ninon n'a pas eu de quoi être *honnête femme*, qu'on lui ait attribué, de préférence à tout

son sexe, les vertus d'un *honnête homme*, et que, pour avoir manqué aux devoirs de sa position, elle ait été jugée capable de remplir les devoirs d'une autre.

L'honnête homme est-il exclusivement celui qui rend le dépôt qu'on lui a confié? Mais il y a tant d'honnêtes gens qui n'ont jamais eu de dépôt à rendre! Est-ce celui qui juge équitablement un procès? Mais si peu d'honnêtes gens ont eu des procès à juger? Ce n'est pas celui qui fait telle chose particulière, mais celui qui généralement fait ce qu'il doit faire. Magistrat, financier, soldat ou prêtre, l'honnête homme remplit les devoirs de son état; et si Dieu en avoit fait une femme, il eût été une honnête femme.

Un diamant trouvé dans un désert,
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?

Tout au contraire, assurément; car *un diamant trouvé dans un désert* est une chose fort rare, et une découverte qui plaît d'autant plus qu'on ne s'y attendoit guères.

Une action honnête, dans une vie où il

s'en rencontre beaucoup d'autres qui ne le sont pas, se fait d'autant plus remarquer qu'on n'imaginoit pas la trouver là. Placée dans un ordre si bas par sa conduite, Ninon devoit y étonner par la supériorité de son esprit et la noblesse de son caractère. On lui savoit même gré de la liberté de ses maximes sur certains points, parce qu'on connoissoit la délicatesse de ses sentimens sur d'autres; elle pensoit si bien quelquefois, qu'on s'accoutuma à croire qu'elle ne pouvoit pas faire autrement que de bien penser, et même qu'elle pensoit bien toujours; on attribua à une raison très-forte ce qui n'étoit que le résultat d'une vertu très-foible.

M. Bernier, en parlant de la mortification des sens, lui mande Saint-Évremont, me dit un jour: *Je vais vous faire une confidence que je ne ferois pas à madame de la Sablière, à mademoiselle de Lenclos même, que je tiens d'un ordre supérieur; je vous dirai en confidence que l'abstinence des plaisirs me paroît un grand péché. Je fus surpris*, ajoute Saint-Évremont, *de la nouveauté du système. Il*

ne laisse pas de faire quelqu'impression sur moi. Il étoit assez simple qu'un sectateur de cette doctrine si commode reconnût à Ninon une grande supériorité; elle sembloit pourtant la désavouer en quelque sorte, lorsqu'elle disoit à Saint-Évremont qu'elle *remercioit Dieu tous les soirs de son esprit, et le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.* Il auroit manqué à Ninon un moyen de séduction, si elle eût toujours paru agir conséquemment à ses principes; et pour qu'on mît du prix à son amour, il falloit bien que quelquefois on pût croire qu'elle l'accordoit malgré elle.

D'ailleurs, quelque peu de résistance qu'on veuille opposer à ses penchans, encore en faut-il un peu pour faire passer le temps. Le principe de Bernier, adopté dans toute son étendue, diminue beaucoup des occupations du cœur d'une femme : en ôtant aux passions ce qui les combat, il leur ôte à peu près ce qui les varie. Il n'y a plus d'incertitude, plus d'attente, plus de surprise; on n'a plus de partis à prendre, plus

de résolutions à former; on sait, une fois pour toutes, ce qu'on veut, ce qu'on voudra, ce qu'on fera; on ne fait que ce qu'on a voulu, que ce qu'on a prévu : la vie ainsi réglée, le temps doit paroître long, et une femme livrée à ses penchans, qui n'y mêle ni remords ni résistance, a besoin de beaucoup de ressources dans l'esprit pour ne pas s'ennuyer souvent.

On devroit conseiller aux femmes qui dévouent leur vie à ce qu'on appelle les plaisirs, de se consulter d'abord bien sérieusement pour savoir si la tâche de se divertir toujours n'est pas au-dessus de leurs forces. Il falloit que ce fût une imagination bien vive qui animât dans Ninon cet esprit toujours porté à la gaîté, ce cœur toujours prêt à la joie, ces yeux *par qui,* dit Saint-Évremont, *je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un amant quand ils brilloient un peu plus que de coutume*, et dans lesquels, selon l'abbé Fraguier, lors même qu'ils ne faisoient plus de conquêtes, *on pouvoit lire toute son histoire.* Mais sentir et imaginer

vivement, ce n'est pas le lot de tout le monde. Avant de s'exposer aux grandes émotions, il faudroit savoir si on n'est pas plutôt fait pour les petits plaisirs. Telle femme au fond de son château avec sa tapisserie et sa basse-cour, eût été amusée toute la journée. On l'a mise dans le monde; elle a des amans, elle se pare, elle va au bal, au spectacle, et le reste du temps elle s'ennuie.

Ninon, du moins, ne s'ennuya que quand il ne lui fut plus possible de faire autrement; et encore ne s'ennuya-t-elle que par comparaison. Avec de l'esprit, de l'instruction, des amis et un *mérite distingué*, il y a de quoi passer une heureuse vieillesse; mais il faudroit que la jeunesse eût été moins vive. Ce qui fait de l'amour, à la longue, une occupation nécessaire, c'est moins le bonheur qu'il donne que le mouvement qu'il procure. Les orages de la vie dégoûtent de la tranquillité du port; et pour se plaire dans le calme d'une vie paisible, il n'y a rien de pis, dit-on, que l'habitude de la mer, de l'amour ou des affaires.

« J'ai une curiosité, mande Saint-Evremont à Ninon, que vous pouvez satisfaire. Quand il vous souvient de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées, aussi éloignées de l'indolence de la langueur que du trouble de la passion ? » Mais des souvenirs que personne ne partage sont une triste chose. Ce n'étoit pas à cela que s'amusoit Ninon ; aussi ne s'amusoit-elle guères. Cependant elle n'avoit pas d'humeur, ni contre la vie, où elle trouvoit pourtant un peu fatigant de *faire tous les jours la même chose*, ni contre l'éloignement de quelques amis, ce qu'on n'évite guères dans le cours d'une longue vie. *Les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités*, mandoit-elle à Saint-Evremont, à propos du maréchal de Tallard qui avoit cessé de la voir. Enfin, elle savoit plaisanter de bonne grâce et sur ses lunettes *qui lui alloient si bien*, et sur ses rides, qu'elle appeloit *des vertus extérieures*. « Je crois comme vous, mande-t-elle encore à Saint-Evremont, que les rides

sont les marques de la sagesse ; je suis ravie que vos vertus extérieures ne vous attristent pas; je tâche d'en user de même. » Quand elle n'y auroit pas parfaitement réussi, il n'y auroit pas de quoi s'étonner ; mais il est plaisant qu'un journaliste, qui apparemment ne veut pas laisser échapper une petite occasion de faire de grandes phrases, nous représente cette correspondance comme une élégie où *Saint-Evremont et Ninon se montrent*, dit-il, *incrédules et désespérés*, etc. » Incrédules! j'en ai peur, mais désespérés! où a-t-il été chercher cela? Saint-Evremont, aussi gai qu'il l'ait jamais été, se moque plaisamment de *ceux qui, n'ayant pas assez de considération pour l'autre vie, sont conduits au salut par les égards et les devoirs de celle-ci.* A quatre-vingt-huit ans, *il mange des huîtres tous les matins, dîne bien et ne soupe pas mal. On fait des héros*, ajoute-t-il, *pour un moindre mérite que le mien.*

Ninon qui ne voit dans tout cela aucun signe de désespoir, le félicite de la gaité qu'il a conservée, et en tire un bon augure

pour la durée de sa vie : *la joie de l'esprit*, dit-elle, *en marque la force.* Ninon, par son etat de femme, obligée d'attendre la distraction plutôt que de l'aller chercher, avoit moins de ressources que Saint-Evremont contre les tristes idées de la vieillesse; mais ce n'est point à quatre-vingts ans qu'on se désespère. Cette langueur d'âme qui fait qu'on s'attriste, est ce qui fait aussi qu'on ne s'afflige pas. Les soins de sa conservation occupent. *Si on n'avoit pas à se perdre on ne se consoleroit jamais*, mande Ninon à Saint-Evremont, à propos de la mort de la duchesse de Mazarin. « *L'esprit*, dit-elle ailleurs avec une gaîté qui, à son âge, n'est que philosophique, l'esprit a de grands avantages sur le corps; cependant ce corps fournit souvent de petits goûts qui se réitèrent, et qui soulagent l'âme de ses tristes réflexions. » Mais si Ninon faisoit des réflexions tristes dans sa vieillesse, madame de Sévigné en fait aussi, et beaucoup; madame de Coulanges en fait aussi, madame de la Fayette aussi, quoiqu'elles ne fussent apparemment ni *in-*

crédules ni *désespérées*. Cela ne prouve pas qu'il ne valut mieux vivre et penser comme madame de Sévigné que comme Ninon ; mais cela prouve seulement, que cette prétention qu'ont beaucoup de gens de servir la religion qui n'a que faire d'eux, et cette affectation de ramener à tout propos des idées qu'ils appliquent à tort et à travers, fait dire quelquefois des choses fort ridicules.

RÉPONSE

Aux vers de Lebrun intitulés : MON DERNIER MOT SUR LES FEMMES POETES.

QUAND Le Brun, dans ses vers heureux,
De toute femme auteur condamnant la manie,
Déplora la triste folie
Qui faisoit d'une belle un poëte ennuyeux;
Dans l'antique Mythologie
Cherchant quelques appuis à son droit incertain,
A côté de Psyché, des Grâces,
Aux Femmes désormais il désigna leurs places.
Mais dans l'Olympe féminin
Je vois les neuf Sœurs qu'il oublie;
La beauté, les talens mêlant leurs attributs;
Et la ceinture de Vénus
Près de la lyre d'Uranie.

Au Pinde, comme ailleurs, les hommes sont jaloux:
Il faut partout céder, et borner tous nos goûts
A briguer de leur choix la faveur passagère.
Ils savent que l'esprit peut défendre le cœur;

Ainsi, d'un adroit adversaire
Le langage toujours menteur
Ne vante en nous que l'art et d'aimer et de plaire;
Et ce seroit une ruse de guerre,
Si ce n'étoit une ruse d'auteur.

O Muses! des talens aimables
Versez le charme sur nos jours.
Bannissez loin de nous des Dieux plus redoutables;
J'implore vos présens bien moins que vos secours.
Dérobez à l'Amour la douce rêverie
Qui remplit des Beaux-Arts les dangereux loisirs;
D'un cœur né pour aimer, soyez les seuls plaisirs,
Et trompez-le du moins sur l'emploi de la vie.

Ah! lorsque de leurs dons nous comblant à la fois
La beauté, l'heureuse jeunesse
Appellent des plaisirs la dangereuse ivresse,
Souvent de la raison nous négligeons la voix.
Ne parlez pas alors et d'étude et de gloire;
Elle offriroit en vain ses brillantes faveurs :
Songe-t-on aux moyens d'occuper la mémoire,
Si l'on peut d'un regard occuper tous les cœurs?
A de si vains succès quand l'âge enfin s'oppose,
Quand la Gloire à nos yeux offre un nouvel attrait,
Toute femme en soupire, et place avec regret
Les lauriers sur un front où se fane la rose.

Par l'ordre d'un destin jaloux,
La beauté détrônée a perdu sa puissance,
Mais l'esprit peut encor d'un empire aussi doux
Lui rendre l'heureuse espérance ;
Et l'Hipocrène alors pour nous
Est la fontaine de Jouvence.

Toujours humbles dans nos projets,
N'allons point, en Muses hardies,
Disputer aux mâles génies
Les chants de gloire et les vastes sujets.
Mais du moins mon sexe réclame
Les sujets simples et touchans :
Qui peut mieux parler qu'une femme
Le langage des sentimens ?
Leur plume tour à tour et sensible et légère,
Sut immortaliser Corinne et Deshoulière :
Du Pinde, leur domaine, osez les rappeler,
Semblable à ces peuples barbares
Qui de leurs paradis bizarres
Vouloient, dit-on, nous exiler.
Le zèle ardent qui vous enflamme,
Au même sort nous asservit;
On peut bien contester une âme
A qui l'on refuse l'esprit.

O siècles de chevalerie !
Siècles d'amour et de vertus,

Que toute femme un peu jolie
Regrette en son âme attendrie,
Et qu'en France on ne verra plus,
Qui de Mars soumis à Vénus
Nous retraçoient l'allégorie !
Alors, inspirant les héros,
De leurs combats, de leurs travaux
Nos regards étoient le salaire ;
A ceux qui commandoient par le droit de la guerre,
Nous commandions par droit d'amour.
Règne aimable, heureux temps disparus sans retour !
Mon sexe est soumis à son tour.
Mais contre un arrêt tyrannique
De l'empire lettré nous invoquons les lois;
Et l'on sait que toujours l'égalité des droits
Fut celle de sa république.
Auteurs, vous ne permettrez pas
Qu'un réformateur monarchique,
De ce gouvernement changeant la forme antique,
Introduise dans nos états
Les abus de *la loi salique.*

Madame DE VANNOZ.

MON ULTIMATUM

AUX FEMMES AUTEURS.

Chez les oiseaux, ne vous déplaise,
La femelle n'a point de chant.
Nature veut qu'elle se taise,
Même en dépit de son penchant.

Cette Philomèle vantée,
Si docte en bécarre, en bémol,
Dont votre oreille est enchantée,
Ne fut jamais qu'un Rossignol.

Ce que vous nommez la Fauvette
Est un mâle au gosier charmant,
Qui, pour sa compagne muette,
Chante son amoureux tourment.

Vos la Suzes, rimant leur flamme,
Traînent un vers efféminé.
O que Racine a mieux peint l'âme
De leur sexe passionné!

Riches de grâce et de plumage,
Enchantez le double Vallon,
Mais sans meler votre ramage
Aux doctes Cygnes d'Apollon.

Ne citez jamais vos la Suzes,
Parlez de Sapho seulement:
Sapho couchoit avec les Muses;
Elle fut presque leur amant.

Feu LE BRUN.

ESSAI

SUR LA POLITESSE DES MŒURS.

La politesse est, comme le goût et la grâce, quelque chose qui plaît, qu'on sent et qu'on aime, sans pouvoir précisément en définir la nature. On pourroit même dire que ce n'est autre chose que le goût et la grâce dans les manières.

En effet, si l'on observe que la politesse dans les mœurs fut toujours contemporaine du goût dans les arts ; que les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV furent les époques les plus brillantes de l'atticisme, de l'urbanité romaine et de la politesse française, il seroit difficile de se refuser à cette analogie.

Dans le commencement des Sociétés, les hommes avoient peu de rapports entre eux : les soins domestiques remplissoient leur vie,

dont les vertus de famille faisoient l'ornement.

Les progrès de la société, en réunissant les hommes en grandes masses et en les renfermant dans des villes, les ont liés par des rapports étroits. Les intérêts se sont combinés de mille manières ; les besoins des individus se sont multipliés, les affaires se sont compliquées, les passions même ont changé d'aspect, comme les plantes sauvages, transportées dans nos jardins, y prennent des formes nouvelles.

L'ordre social s'étendit bientôt comme un immense réseau, dont on ne peut agiter un nœud, sans qu'une multitude d'autres n'y répondent. Les femmes entrèrent plus ou moins dans la société ; elles y prirent une influence inévitable, et y exercèrent une sorte d'empire, par ce talent de séduction qui leur est propre, et que Montesquieu appelle *cet art des petites âmes à dominer les grandes.* Alors la force fut obligée de céder à l'adresse ; il ne s'agissoit plus de soumettre et de dompter, il fallut attirer par des ma-

nières insinuantes, et plaire devint une nécessité.

L'influence des femmes fut encore plus marquée dans la société que dans les affaires; ce n'est même que par l'empire de la société qu'elles usurpent l'autorité politique : la grâce subjugua la force. La mobilité de leur imagination, la délicatesse de leurs impressions, la vivacité de leurs sentimens donnèrent bientôt un caractère d'élégance aux mœurs. Elles ont créé le goût et laissé échapper le secret des grâces. Cet art d'inspirer de l'intérêt sans en prendre; de s'occuper de tous ceux qu'on voit et de les occuper tous, même en ne songeant qu'à un seul; cette délicatesse à toucher le côté foible d'un cœur; cette adresse à ménager tous les amours-propres, cette finesse à piquer tous les goûts, cette universalité dans tous les moyens de charmer, éveillèrent bientôt les sentimens tendres. Les arts naquirent des passions, qui s'en fortifièrent à leur tour; la sensibilité anima le génie; l'imagination forgea d'aimables chimères, fécondée dans

tous les cœurs par la magie de la poésie et de la musique ; toutes les passions se fondirent dans une seule, et il en sortit ce modèle du *beau*, qui créa toutes les vertus, tous les talens, toutes les grâces. Sous le même charme, et comme par une inspiration commune, de grands courages exécutèrent de grandes choses, que de grands talens immortalisèrent sur la toile et le marbre. Le théâtre prit naissance, les ateliers se multiplièrent, et les monumens multiplièrent les héros.

Rome conquérante et barbare, incessamment agitée par des dissensions civiles, par la lutte continuelle de tous les pouvoirs et de toutes les ambitions, conserva ses mœurs grossières au milieu de ses triomphes. En vain la Grèce asservie avoit paré de ses dépouilles la capitale des vainqueurs du monde; l'amour des arts et des lettres, et la politesse des mœurs qui y est intimement unie, ne purent jamais s'établir dans ces cœurs féroces ; les monumens du génie transplantés dans Rome y demeurèrent étrangers, et fu-

rent toujours des trophées plutôt que des modèles ; jusqu'à ce que Marius, Scylla, Pompée, César, fléaux de leurs pays et vengeurs du monde, eussent enfin amené, par une suite d'atrocités et de désastres, la nécessité du gouvernement d'Auguste. Alors tout prit une forme nouvelle : les portes du temple de Janus se fermèrent ; toutes les passions violentes, contenues par l'autorité, se calmèrent et s'assoupirent ; le repos et le bonheur adoucirent tous les esprits ; la grossièreté disparut : l'amour des jouissances, si naturel à l'homme tranquille, la sensibilité qui naît du plaisir ou de son attente, le goût, la politesse et les grâces brillèrent de toutes parts, et assignèrent à cette époque historique une place éclatante dans l'histoire.

Le siècle de Louis XIV, rapproché de celui d'Auguste par une comparaison qui honore celui-ci, s'éleva de même à la suite des guerres civiles, qui n'avoient presque cessé de désoler la France depuis la mort de Henri II. Les mêmes circonstances ramenèrent les mêmes effets. Louis XIV avoit même sur

Auguste quelques avantages de situation. En France comme à Rome, on ne soupiroit qu'après le repos et une autorité. La légitimité du pouvoir, fondée sur les bases les plus antiques, donnoit au jeune roi, dès l'abord, une consistance qu'Auguste usurpateur ne pouvoit recevoir que du temps et des bienfaits de son règne.

Qu'est-ce donc que le goût, qu'est-ce que la grâce, quel est leur effet sur la société, et comment peuvent-ils modifier les manières?

Le goût est *un tact délicat de la sensibilité appliquée aux choses d'agrément.* Son *jugement* est le résultat de l'impression qu'il vient de recevoir. C'est par un premier mouvement qu'il adopte ou qu'il rejette; il n'y a pour lui ni réflexion ni calcul; tout est émotion. Il est indépendant des règles, car il les a précédées, il les a faites; et avant que l'esprit ait combiné les proportions et les convenances, le goût a décidé; il a jugé, parce qu'il a senti. On peut dire que *le goût est la conscience du beau.*

Pour la société, *où plaire est tout*, le su-

blime des manières, c'est la grâce ; mais on ne l'obtient qu'en ne la cherchant pas ; c'est le fruit naturel d'une âme heureusement née, ou tellement perfectionnée par la culture et le grand usage du monde, que des habitudes aimables lui sont devenues des formes naturelles.

La grâce brille dans un mot, dans un geste, dans un regard, dans un sourire, dans une attitude, dans tout ce qui frappe sans intention d'être remarqué ; le moindre apprêt la fait évanouir ; c'est la poussière des fleurs, que fait disparoître le tact le plus délicat, le souffle le plus léger. Telle est la grâce *dans les manières ;* telle aussi elle est dans le style et dans les ouvrages de l'art.

Le goût est le sentiment délicat de ce qui plaît au cœur, et la grâce est l'expression vraie et négligée d'un sentiment aimable. Nous avons indiqué l'application de ces principes aux beaux-arts : essayons de l'appliquer à l'analyse des manières. La politesse, considérée comme un art, seroit très-difficile à définir ; car la mobilité, la rapidité, la mul-

tiplicité des circonstances ne donnent pas le temps aux calculs de la réflexion; là, un faux coup de crayon ne peut s'effacer, l'effet est produit. Mais ce n'est pas la nature que nous avons à imiter, c'est notre impression propre qu'il s'agit de rendre; c'est donc la nature elle-même qu'il faut soigner et travailler à l'avance.

Un sentiment délicat de soi et des autres, et un jugement fin qui démêle d'un coup-d'œil les circonstances et leurs variétés : voilà les bases de cet art de vivre, dont les applications heureuses tiennent à l'habitude, à l'exercice et à l'usage ; voilà ce qui fait les hommes polis et aimables. Le don de plaire y est attaché; c'est là où il puise sa magie.

« Sans talisman, sans philtre et sans breuvage,
» Sans Canidie et tout l'enfer armé,
» Soyez aimable, et vous serez aimé. »

Ce jugement fin des convenances, animé du degré d'expression propre à chacune, constitue précisément ce que j'appelle la *grâce dans les manières* : elle indique à

chaque personne en particulier, et de façon à lui plaire, le sentiment que nous avons d'elle.

On peut éviter de traiter avec l'intérêt personnel, mais l'amour-propre est un créancier sans pudeur, qui exige sans titre et sans mesure.

Il survient incessamment dans les détails de la vie, comme dans les affaires, une multitude d'incidens fâcheux qui ne doivent souvent s'attribuer qu'à de petites négligences dont on ne se doute même pas. De petites fractions omises dans les décomptes avec l'amour-propre d'autrui, amènent souvent de grandes erreurs dans le calcul de nos espérances.

On n'est pas quitte envers le monde, pour avoir payé sa dette au jeu, et n'avoir précisément donné à personne aucun sujet légitime de se plaindre. Les torts que nous ne pardonnons pas sont ceux que nous n'oserions, que nous ne saurions même dire, qui, en quelque sorte, ne sont pas appréciables à la parole. Une multitude de petites civi-

lités, de petites prévenances, de petites attentions, qui marquent de l'estime ou de l'intérêt, donnent de la grâce et du relief à un caractère : c'est cette fleur de l'usage du monde, qu'on appelle le bon air, le ton de la bonne compagnie.

Bien des gens regardent la politesse comme une sorte de faste et d'ostentation, comme une espèce de luxe dans les manières, propre seulement à une certaine fortune et à un certain rang : ils appellent leur rudesse bonhomie et facilité ; ils sont loin de soupçonner que l'agrément des formes est un des élémens les plus nécessaires d'une vie douce et heureuse. Mais le repos et la sérénité de nos jours ne dépendent-ils pas plus d'une foule de petites choses qui reviennent à toute heure, que de ces grands événemens qui ne sont semés que de loin en loin sur le cours de la vie?

L'amour-propre est un principe si subtil et si difficile à manier! Il est répandu dans tous les cœurs, comme le fluide igné dans toute la matière. Dans la société, c'est une

passion inquiète et ombrageuse qu'il faut ménager sans cesse; et dans nous-mêmes, combien sa nature est plus délicate encore! Pur, c'est l'honneur; reçoit-il la moindre altération, il tourne en vanité et en orgueil. Cependant, comme l'électricité, il a ses conducteurs, et il existe un art de le diriger et de le modifier.

Il y a un art de se faire valoir soi-même au profit de la vanité d'autrui, qui jette beaucoup d'agrément sur les manières : c'est le secret des plus habiles.

S'occuper peu des autres et les occuper peu de soi, c'est la ruse aimable d'un amour-propre ingénieux qui débauche en secret l'affection des plus froids; qu'on se plaise avec vous et vous êtes sûr de plaire; mais la vanité ne trouve point de grâces.

La conversation est le champ où se déploient avec le plus d'avantage le goût et les grâces; elle a été presque généralement abandonnée pour le jeu; c'est un talent trop difficile pour le commun des hommes.

Dans les temps où la conversation faisoit

l'amusement des gens les plus délicats, point de parleurs vides d'idées n'affadissoient par leur insipidité ; nuls esprits caustiques ne piquoient les présens ou ne déchiroient les absens ; la finesse étoit maligne sans être méchante, et effleuroit sans toucher : l'esprit d'entendre restoit pour ceux qui n'avoient pas l'esprit de produire.

Tout ce qui avoit l'air de la discussion étoit écarté; on étoit loin alors de l'opiniâtreté dans la dispute, de la véhémence dans le ton, de la passion dans les intérêts : rien ne faisoit languir le goût : un conte étoit vif, ingénieux, rapide et pittoresque.

Il y a une certaine manière élégante de prendre sa place dans le monde sans choquer et sans déplaire, et comme par un consentement tacite de tous les amours-propres; c'est un talent rare et difficile qui a de la noblesse et de l'agrément : il se trouve comme naturellement chez les gens du grand monde.

Il sembleroit de tout ce que nous venons de dire, qu'une extrême culture de l'esprit est nécessaire pour acquérir un art si diffi-

cile ; et cependant rien n'est moins essentiel : il est tout entier en tradition et en pratique.

Cependant les connoissances acquises donnent de grands avantages, même pour la société, par cette multitude de choses agréables que l'imagination et la mémoire présentent au jugement.

La raison, les talens et la vertu sont de riches propriétés qui assurent le sort d'un homme dans toutes les fortunes ; mais il faut les dérober aux yeux du monde, dont la vue est blessée de leur éclat. Que toutes nos actions en reçoivent le mouvement ; mais, comme les spectacles à décorations, que les machines restent cachées dans le ceintre.

La raison seule a quelque chose de froid et de rigide, qui répugne au goût même, et qui est insupportable à la frivolité : il lui faut des grâces pour se rendre passable !

On aime à traiter avec la vertu, mais on ne veut la rencontrer que dans les affaires ; sa présence inquiète, son aspect intimide ; une conscience vigilante prévoit ses jugemens et prévient la censure par la haine. En

vain la modestie la couvre, le voile est encore trop clair. Comme les dieux d'Homère, la vertu ne doit se meler parmi les hommes que cachée sous les formes humaines, et ne se laisser reconnoître qu'à ses miracles.

La plupart des hommes veulent bien admirer aujourd'hui, mais à compte sur les censures à venir; toujours applaudir seroit une peine cruelle à la malignité publique. Le monde est un tyran soupçonneux; il hait tout ce qui passe la mesure commune, et la leçon du sage sera toujours le mot de Parménion à Philotas : *Mon fils, fais-toi petit!*

N'a-t-on pas fait un reproche à Richardson du caractère continuement parfait de son Grandisson? Ce n'est pourtant qu'un héros de roman : le public alors se dénonça lui-même.

La plus grande force de l'esprit est de retenir son essor, de ne se montrer aux hommes que dans cette mesure où il est assuré que leur plaisir ou l'utilité le rendront agréable. Quand on consent à n'être que le second avec chacun, on est certain d'être le premier aux yeux de tous.

La Présidente DE TOURVELLE

A VALMONT.

ROMANCE.

Toi qui séchas souvent mes larmes,
Amitié, je t'implore en vain ;
Mon cœur, insensible à tes charmes,
S'agite et cède à son destin ;
Le feu secret qui le consume
N'est point l'ouvrage de l'amour :
La flamme qu'un enfant allume
N'auroit pas duré plus d'un jour.

Mon esprit est dans le délire,
Je cherche ce que je veux fuir ;
Quand je veux parler, je soupire,
Tout m'attriste jusqu'au plaisir ;
Si par fois la raison m'éclaire
Sur le danger qui me poursuit,
C'est comme une vapeur légère
Que le souffle du vent détruit.

Quel est donc ce charme invincible
Qui fait et défait mon bonheur,
Qui, tour à tour, doux et terrible,
Caresse ou déchire mon cœur?
Les arbres perdent leur parure,
La rose meurt chaque printems;
Mais les saisons et la nature
Ne changent point mes sentimens.

Objet qui causes ma souffrance,
Toi qui m'enlevas mon repos,
Toi qui défends à l'espérance
De venir soulager mes maux,
Tu t'abuses si tu peux croire
Me rebuter par ta froideur:
La constance est comme la gloire;
Elle grandit dans le malheur.

Ta victime, proscrite, errante,
Ira, de climats en climats,
Fatiguer de sa voix mourante
L'écho que tu n'entendras pas:
Quelques remords pourront, peut-être,
Un jour te ramener vers moi;
Et, lorsque j'aurai cessé d'etre,
Tu me croiras digne de toi.

Feue Madame VIOT.

PARALLÈLE

DE VOLTAIRE ET DE J. J. ROUSSEAU.

Rousseau vous pénètre de sa propre persuasion, et excite en un moment, au fond de votre cœur, une opinion aussi entraînante vers l'opinion qu'il veut établir, que pourroit l'être le sentiment habituel de tout ce qui est capable de justifier cette opinion. Un de ses contemporains a peut-être eu sur ce siècle une influence encore plus frappante et plus générale, du moins, si l'on ne se borne pas à la France; mais leurs moyens, également couronnés par le succès, n'ont pas été les mêmes. Rousseau a parlé davantage à la conscience, Voltaire à la raison; Rousseau a établi ses opinions par la force de sa sensibilité et de sa logique, Voltaire par les charmes piquans de son esprit. L'un a instruit les hommes en les touchant, l'autre en

les éclairant et les amusant à la fois. Le premier, en portant trop loin quelques-uns de ses principes, a donné le goût de l'exagération et de la singularité; le second, se contentant trop souvent de combattre les plus funestes abus avec l'arme du ridicule, n'a pas assez généralement excité contre eux cette indignation salutaire qui, non moins efficace que le mépris pour châtier le vice, est cependant plus active à le combattre. La morale de Rousseau est attachante, quoique sévère, et entraîne le cœur, même en le réprimant; celle de Voltaire, plus indulgente, touche plus foiblement peut-être, parce que, imposant moins de sacrifices, elle nous donne une moins haute idée de nos forces et de la perfection à laquelle nous pouvons atteindre. Rousseau a parlé de la vertu avec autant de charme que Fénélon, et avec l'empire de la vertu même; Voltaire a combattu les préjugés religieux avec autant de zèle que s'ils eussent été les seuls ennemis de notre félicité. Le premier renouvellera d'âge en âge l'enthousiasme de la liberté et de la vertu;

le second éveillera tous les siècles sur les funestes effets du fanatisme et de la crédulité. Cependant, comme les passions dureront autant que les hommes, l'empire de Rousseau sur les âmes servira encore long-temps les mœurs, quand celui de Voltaire aura détruit les préjugés qui s'opposoient au bonheur des sociétés.

Madame DE CONDORCET.

VERS

A UNE JEUNE IGNORANTE.

Vous dont l'innocence repose
Sur d'inébranlables pivots,
Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots ;
Qui loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux
Ont l'encre et le papier pour cause ;
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose ;
Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oiseaux ;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos ;
Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros,
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose,
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
Et de l'esprit comme une rose.

Feu RIVAROL.

RÉPONSE

AUX VERS PRÉCEDENS.

CETTE morale peu sévère
Séduira plus d'un jeune cœur ;
Il est commode et doux de n'employer pour plaire,
Que ses attraits et sa fraîcheur :
Mais un amant que l'esprit indispose,
Peut-il être constant ? Oh ! non ;
Celui qui pour aimer ne cherche qu'une rose,
N'est sûrement qu'un papillon.

Une Abonnée.

SUR Mme. DE SÉVIGNÉ.

Le temps amène à l'égard du style des différences sensibles, surtout dans la prose, car la poésie étant une langue à part, moins maniée par tout le monde, un poëte de nos jours, qui auroit précisément le génie de Racine, ressembleroit plus à Racine que le meilleur prosateur de nos jours ne ressembleroit au meilleur prosateur du dernier siècle; et madame de Sévigné elle-même, si elle écrivoit aujourd'hui, écriroit (nous ne disons pas *mieux*, nous ne disons pas *plus mal*), mais autrement dans beaucoup de détails. Telles sont les révolutions que le temps produit dans tous les genres; et pour nous renfermer dans celui dont il s'agit, le temps varie au moins les formes: celles du style ne sont plus, à beaucoup d'égards, celles du siècle dernier, comme les physionomies n'ont plus le même caractère que celles du siècle auguste

de Louis XIV. Tout change en même temps dans le monde, tout s'assortit, et la beauté, et les yeux qui la jugent; tout ressent à la fois l'impression des siècles. Nos jolies femmes d'aujourd'hui sont plus faites pour les yeux de leurs contemporains, que ne le seroient ces fières beautés, ornemens de la Cour de Louis XIV;

Ces belles Monbazon, ces Nemours si touchantes,

si elles reparoissoient parmi nous; et elles reparoissent moins souvent. Il en est de même des formes du langage. Notre esprit ne peut être favorable qu'à celles qui sont familières: les autres sont pour nous, ou des négligences, ou des tours vieillis, des modes passées, des parures étrangères. On en trouveroit plusieurs de ce genre dans madame de Sévigné, moins cependant que dans beaucoup d'autres livres du même siècle; car plus un livre a de mérite et de charmes, plus on l'aime, plus on le lit, plus on le sait, et plus il contribue naturel-

lement à fixer la langue ; et ce n'est pas un médiocre effet du charme toujours attirant des Lettres de madame de Sévigné, qu'elles aient résisté à la mobilité essentielle du genre ; car quoi de plus mobile dans ses formes, que le langage des gens du monde et de ce qu'on appelle *la bonne compagnie.*

M. GAILLARD.

STANCES.

Non, plus d'amour; je préfère la haine
Aux sentimens d'un cœur trop agité.
Comme un forçat sous le poids de sa chaîne,
Las! je soupire après la liberté.

Espoir d'amour, folle erreur, douce ivresse,
Tous vos plaisirs ne sauroient me charmer,
Quand mon amant a trahi ma tendresse;
Las! le sens bien, je ne dois plus aimer.

Tourment d'amour, aveugle frénésie,
Trouble du cœur qu'on ne peut définir,
Vous avez trop empoisonné ma vie,
Las! à présent je ne veux que haïr.

Madame Auguste B. E.

DU DUC DE NIVERNOIS,

COMME FABULISTE.

Qu'est-ce qu'esprit ? raison assaisonnée, a dit Rousseau, ou comme a dit Pope, *reason t'advantage drest ;* la raison habillée a son avantage. Tel fut l'esprit de M. de Nivernois ; une sagesse douce, une raison piquante, tel fut le caractère de ses vers comme de sa prose. Il s'est moins distingué parmi les poëtes que parmi les gens d'esprit qui font des vers : les siens se font moins remarquer par ce coloris poétique que produit l'imagination, que par cette grâce élégante, résultat naturel et facile des mouvemens d'un esprit à-la-fois cultivé, aimable et sage. Plusieurs de ses fables avoient eu un succès prodigieux à l'Académie française. En 1795, il en fit imprimer le recueil, contenant, dit-il,

dans sa préface, environ le même nombre de fables que celui du grand fabuliste français. *Je me fais gloire de sentir*, ajoute-t-il, *que je n'ai que ce seul trait de ressemblance avec l'inimitable La Fontaine, que je me suis bien gardé de prétendre imiter.* C'est en effet un écueil dont s'est gardé M. de Nivernois, que cette prétention à imiter La Fontaine, prétention d'autant plus vaine, que les efforts qu'on pourroit faire pour parvenir à cette imitation, sont précisément ce qui la rendroit impossible. S'il n'y avoit pas encore eu de La Fontaine, il en pourroit venir un d'aussi bonne foi, aussi naïvement livré aux doux prestiges de son imagination, aussi sincèrement intéressé dans la fiction qu'il a créée; mais c'est parce que cela s'est vu, que cela ne se verra plus. Celui qui seroit capable d'écrire comme La Fontaine, ne peut plus ignorer le genre de mérite qu'il possédera; il saura qu'il est naïf, et dès-lors ne le sera plus. C'est par la même raison que madame de Sévigné est inimitable; l'abandon est nécessaire pour écrire comme

elle ; et dès qu'on forme le projet d'écrire comme elle, l'abandon n'existe plus. Aussi madame de Sévigné n'a-t-elle produit que des copies affectées, et La Fontaine des imitateurs de mauvais goût ; car ceux qui ont réussi, ont profité des idées qu'avoit fait naître La Fontaine sur le genre qu'il a traité, mais non pas cherché à imiter le sien. Il faut se garder de croire qu'on imite La Fontaine, en prenant ses expressions ; mais il faut surtout se garder d'imaginer que ce soit en donnant aux animaux nos goûts, nos idées, nos manières, en les transformant en hommes, qu'on deviendra, comme La Fontaine, le peintre des animaux. Il les rapproche de notre nature, mais sans jamais les sortir de la leur ; il leur donne notre langage, mais il leur conserve leur maintien et leur allure.

C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chatemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras.

Rien là-dedans qui ne puisse se rapporter également au saint homme et au chat, rien

qui blesse l'imagination, soit qu'elle se porte sur l'un ou l'autre objet. Ailleurs un autre hypocrite de chat attestant les Dieux :

J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.

Un imitateur maladroit auroit peut-être fait mettre le chat *à genoux*, ou du moins lui auroit fait joindre les griffes, et voilà une image ridicule. La Fontaine laisse l'imagination dans le vague, et aucune disparate ne nous avertit de la bizarrerie d'un chat qui fait sa prière. Dans une autre fable, le renard veut attirer un vieux coq perché au haut d'un arbre. La paix, dit-il, est entre les renards et les coqs;

Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.

Ici l'image est poussée plus loin; mais c'est parce que ce baisser est impossible, et qu'on sait bien quelle espèce de baiser un renard

peut donner à un coq, que la ruse du renard est plus ridicule et la réponse du coq plus plaisante. *Ami*, dit-il,

Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers,
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vîte et seront dans un instant à nous.
Je descends, nous pourrons nous entre-baiser tous.

Quel fut le moyen de La Fontaine pour deviner ainsi le point juste où il pouvoit aller, et celui où il devoit s'arrêter ? Ce fut d'imaginer vivement, en sorte qu'il ne présente rien que ne puisse saisir l'imagination des autres, parce qu'il ne présente rien qui n'ait frappé la sienne ; il ne passera pas les bornes où s'arrete l'illusion, car c'est l'illusion elle-même qui l'inspire. Sa bonne foi fait sa sûreté, et il ne paroit jamais faux, parce qu'il n'essaie jamais de faire croire que ce qui lui semble vrai.

Cette naiveté, qui n'étoit pas dans le caractère d'esprit de M. de Nivernois, est remplacée dans ses fables par la familiarité badine

d'un homme d'esprit et de bonne compagnie, qui s'abandonne sans crainte, comme sans danger, préservé comme il l'est par ses habitudes, et du mauvais ton, et de la réserve importune que pourroit inspirer à un homme moins sûr de son fait la crainte de s'y laisser aller. M. de Nivernois conte avec grâce ; il ne manque pas de précision, et quelquefois cependant il conte un peu trop. Ses détails, toujours agréables, n'ont pas toujours un rapport assez direct avec la moralité qui fait l'objet de la fable. Ainsi dans celle de *l'Eléphant voyageur*, l'auteur rend agréablement le bavardage des badauds de Paris qui entourent l'éléphant nouvellement arrivé :

> Comme il est gros! comme il est noir!
> Et puis quel nez!.....

Mais l'étonnement des badauds de Paris n'étant pas le sujet de la fable, il faut passer à un autre tableau. C'est celui de l'éléphant qui réfléchit sur tout ce qu'il voit.

C'est un animal philosophe,
Très-méditatif et moral,
Selon le tour oriental.
Comme il marchoit, faisant tous bas ses notes,
Il fut frappé de voir un petit chien
Qui trottoit à travers les crottes,
La corde au cou comme un vaurien.
Un homme marchoit par derrière
Très-gravement, et dans sa main
Tenoit le bout d'une lanière,
Qui mettoit le chien en brassière,
Et sembloit lui servir de frein.

On voit que c'est le chien d'un aveugle; mais l'éléphant s'y trompe, et le plaint de la chaîne qu'il semble porter. Cependant ce n'est pas encore de l'erreur de l'éléphant que naît la moralité de la fable, qui porte sur ce que le chien lui explique que c'est lui qui mène son maître, loin d'être dominé par lui, et que celui-ci aime mieux s'en rapporter à son chien qu'à son bâton; sur quoi l'éléphant s'écrie :

Quel sot pays où l'on aime mieux être,
Sur la foi d'autrui cheminant,
Que de marcher en tâtonnant.

Cette moralité, amenée à travers tant de tableaux divers, perd de son effet. La Fontaine ne présente jamais un tableau qui ne soit destiné à augmenter l'effet de la moralité; mais, comme La Fontaine, M. de Nivernois a su

Conserver à chacun son propre caractère.

Le renard est rusé, patelin, flatteur, beau diseur;

C'est le renard docteur en fariboles.

S'agit-il d'une ambassade?

Du patelin on connoissoit les ruses,
Ses détours, son obliquité;
Au besoin son iniquité;

et on le choisit. L'ours est bourru. Le cerf timide, le lion violent, impérieux et généreux, etc. Mais en général M. de Nivernois, moins habile que La Fontaine au langage des animaux, a plus souvent pris chez les hommes les sujets de ses fables. C'en est une bien jolie que celle où la Mort vient

demander à un vieillard quelle recette il a employée pour conserver tant de jeunesse à quatre-vingt-dix-huit ans?

Elle est facile à retenir
Dit le vieillard, et la voici complette.
De l'heure où vous deviez venir
Je n'eus jamais aucune inquiétude:
Jamais crainte de l'avenir
Ne m'a troublé: ma seule étude
Fut de prendre le temps comme il vient, d'en jouir
Sans passion et sans sollicitude,
Emportement ni repentir.
J'ai pris de tout avec mesure,
Et je n'ai de rien abusé:
Toujours le corps sain, l'âme pure,
Je n'ai jamais à la nature
Rien demandé ni refusé.

Ce vieillard ne seroit-il pas Fontenelle?

Mlle. ***.

ÉPITRE

A Mlle. DE SAINT-P***.

Insensible aux sons de ma lyre,
D'Apollon méprisant les lois,
A peine daignes-tu sourire
Aux accens de ma douce voix.
Tu dis qu'une vaine manie
Asservit ma foible raison,
Et que souvent d'une chanson
Je fais le charme de ma vie;
Ah! Zélis, tu ne connois pas
Les plaisirs purs et délicats
Qu'on trouve aux sentiers du Parnasse.
Si l'on peut y suivre les pas
Et d'Anacréon et d'Horace!
Dans une triste oisiveté
S'écoulent tes jeunes années;
L'unique soin de ta beauté
Occupe et remplit tes journées;
Tu fais ta gloire et ton bonheur
Du doux éclat de ton visage,
Et tu ne songes pas que l'âge

Pour jamais détruit sa fraîcheur.
Tu prétends qu'une belle bouche
A nos cœurs parle toujours bien ;
Va, la beauté seule n'est rien,
Et sans elle l'esprit nous touche ;
Sapho n'avoit que peu d'appas,
Ses chants l'ont rendue immortelle,
Et tes neveux ne sauront pas
Si tu vécus frivole et belle.

Mademoiselle VICTOIRE SARRAZIN
DE MONTFERRIER.

DES LIVRES ÉLÉMENTAIRES

A L'USAGE DES MÈRES.

Je vais parler de ces mères tendres, vigilantes, attentives, dont Plutarque et J. J. Rousseau ont fait un éloge si touchant. Je sens avec regret que des raisonnemens trop sévères semblent retarder la conviction, lorsque le sentiment suffit pour la faire naître. On voudroit pouvoir se dire, avec un poëte célèbre:

Et comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

Mais est-ce en quatre pages qu'on peut exprimer ce qu'on sent? à peine a-t-on le temps d'effleurer ce qu'on pense?

Il s'agit de savoir s'il ne seroit pas possible d'éviter, dans les livres élémentaires qui paroissent tous les jours (et j'excepte

toujours les meilleurs), toutes ces notions superficielles et fausses qui, sous le prétexte d'amuser l'imagination des enfans, doivent égarer leur jugement. Il me semble que cette intention seroit remplie, sans avoir même à redouter la fatigue et l'ennui qu'on veut éloigner d'eux, si ces livres destinés à leur donner les principes vrais des connoissances utiles dont on veut leur inspirer le goût, avoient toujours pour objet l'instruction de leurs mères.

Les ouvrages offerts à l'enfance ne peuvent avoir qu'un but réel, c'est celui de la science qui en est l'objet; mais on n'y arrive que par des chemins différens, et tracés par la différence des caractères et des moyens de ceux à qui on les destine. Ils ne peuvent être à l'usage des enfans, que par une extrême attention à leur rendre possible ce qu'on leur veut rendre utile. Si cette éducation appartenoit à leurs mères, comme cela devroit être, elles ne pourroient se dispenser de savoir ce qu'elles auroient à leur apprendre. La première instruction seroit alors comme la pre-

mière nourriture, et il faut, plus long-temps qu'on ne l'imagine, *allaiter* l'esprit des enfans.

A cet âge on a besoin d'une explication, non-seulement pour chaque chose qu'on entend, mais encore pour chacune de celles qu'on regarde. En voyant une sphère armillaire mise de trop bonne heure entre les mains d'un enfant, Fontenelle dit : *il croira long-temps que le monde est entouré de bandes de carton.* Ces gravures mêmes dont on remplit les livres destinés aux enfans, trompent leur jugement, lorsqu'on n'est pas sans cesse occupé à rectifier leurs idées, dont les rapports ne sont presque toujours que des notions fausses, qu'il faut épier avec soin, si on veut les effacer à temps. Il en est de peu essentielles, mais il en est aussi de très-importantes, ce sont celles dont il résulte des idées morales, et l'on ne peut trop tôt en prévenir les erreurs. Les mères seules peuvent avoir cette vigilance toujours active, et cette inquiétude de prévoyance dont l'influence est si nécessaire. *C'est donc à elles*

seules, a dit J. J. Rousseau, *que cette première éducation appartient ; elle est trop tôt finie, et les hommes qui la continuent ne peuvent que la gâter, par des interruptions nécessitées par leurs propres occupations.*

Le premier âge est la palette où se préparent les couleurs qui doivent achever le tableau de la vie ; les premières idées en sont les premiers traits, et c'est par elles que doivent se toucher toutes les époques qui se succèdent. Le caractère se renforce par des réflexions, l'esprit par des développemens, la sensibilité par des affections ; *mais c'est*, dit Plutarque, *un arbre chargé de fruits mûrs par le temps, dont les sensations et les idées de l'enfance sont les racines.* La première instruction ne peut donc être trop longue, si elle est soignée, puisqu'elle traverse, sans s'effacer, tous les âges de la vie. Non-seulement elle promet le bonheur des enfans, mais elle assure celui de la famille ; elle y entretient la paix et l'union, et elle en assure les succès. On en trouvera la preuve dans toutes les familles très-nombreuses, qui,

de notoriété, réussissent toujours. Les vertus sociales y sont héréditaires; les bons exemples s'y transmettent et s'y conservent par une raison trop inaperçue, c'est que la premiere instruction s'y prolonge davantage, parce qu'elle s'y répète plus souvent. La mère y est plus long-temps nécessaire à son mari; les enfans, plus surveillés, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ces reflets de l'instruction d'un âge sur celle d'un autre, y profitent, en commun, de ces premières éducations successives qui se sont renouvelées pour chacun d'eux.

Les soins des mères sont si constans! le plus léger succès les augmente, et rien ne les diminue; ils s'étendent sur une foule de détails inaperçus: le plus doux sentiment de la nature leur en fait un besoin, et, puisqu'il faut le dire, l'intérêt même leur en fait un devoir. *Elles se préparent,* a dit Swift, *des droits contre l'injustice de la loi, qui, à un certain âge, semble les isoler de leurs enfans, par ceux qu'elles s'efforcent d'obtenir à leur reconnoissance.* Mais ne sent-on pas combien

ce dernier motif, si révoltant, dégrade l'autorité maternelle, et doit produire de ligues dans les familles, et d'oppositions continuelles dans les moyens d'éducation des enfans? On n'aura donc rien fait à cet égard, tant qu'il restera démontré, par une absurde habitude, que l'autorité des mères ne doit pas être égale à celle des pères; c'est encore un des restes déplorables de la superstition et des préjugés : *Femmes! soyez soumises; soyez esclaves!*..... On oublie donc qu'elles doivent être mères : il seroit plus conséquent de leur dire : *Soyez méprisables!* En effet, les priver de leurs droits, n'est-ce pas les dispenser de leurs devoirs? La nature, en donnant une autorité aux mères, a créé la reconnoissance; les lois, en ne l'accordant qu'aux pères, ont ordonné l'ingratitude. Une mère nous apprend à sentir; c'est par elle que le bonheur d'être aimé en devient le besoin. L'amitié fraternelle, les affections de famille, voilà les premiers bienfaits d'une mère; c'est en adorant sa mère qu'on aime ses parens; c'est en la regrettant

qu'on les perd. Elle n'est unie que de souvenirs, elle est veuve de tous ses charmes, la famille où la mère n'est plus ; elle en étoit l'âme, elle en est encore le lien. On y vit du passé, quand sa mort y a tué l'avenir. J'ai encore des parens, je les aime, mais je sens que je n'ai plus de famille depuis que j'ai perdu ma mère. Pour inventer les mœurs, il suffisoit d'instituer l'autorité maternelle : nous l'avons anéantie, et nous cherchons les mœurs. Ce pouvoir des mères est indépendant de l'incertitude des opinions sociales, et toutes celles qui le contrarient peuvent nuire à l'influence qu'il doit avoir, mais ne parviennent pas à le détruire. Puisse cette vérité, une des plus intéressantes pour la philosophie, l'humanité et les mœurs, et dont j'ai essayé de démontrer les avantages *, fixer l'attention de tous ceux qui, mieux que moi, pourront en assurer le succès !

Un des résultats de cette question, décidée

* Dans un discours lu à l'Institut, sur *les affections naturelles et le pouvoir maternel.*

enfin comme elle auroit dû l'être toujours, c'est que les hommes d'un grand talent, occupés de l'éducation, de cette partie si importante de l'organisation sociale, dirigeront leurs travaux vers ce but, en inspirant plus généralement aux femmes le goût des sciences, dont on ne peut que dégrader les élémens, par des notions puériles et ridicules, lorsqu'on veut les mettre à la portée du premier âge. Toutes les mères voudront savoir tout ce qu'elles devront enseigner. Nous aurons moins de femmes savantes, et plus de femmes instruites, car les unes le sont sans objet raisonnable, celles-ci le seront dans une intention utile; et ce sera par de nouvelles théories d'instruction à l'usage des mères, que commencera la véritable éducation des enfans.

M. A. L. Villeterque.

NOTICES

L'HEPTAMERON

OU

CONTES DE LA REINE DE NAVARRE.

Ces Contes sont du 16e. siècle ; c'étoit encore le bon temps pour les conteurs ; ils pouvoient être gais, libres ; peut-être l'étoient-ils trop ; mais alors il y avoit beaucoup de morale dans les mœurs, et l'on n'en vouloit pas tant dans les contes. Aujourd'hui nous sommes si délicats, si scrupuleux, et le goût s'est tellement épuré, que cette vieille gaîté de nos bons aïeux nous paroîtroit fort désordonnée. Nos contes, pour être plus moraux, prouveront-ils à nos descendans que nos actions étoient plus morales ? Je le veux bien. Cependant, si jamais ce procès se juge au tribunal de la postérité, il paroîtra un peu

plaisant de voir que nos meilleures *pièces à l'appui* de nos mœurs, ne se trouvent que dans nos fables. Au reste, j'avoue qu'en ces sortes de matières, je regrette *le franc-parler* de nos pères; nous y avons au moins perdu *le franc-rire*, et c'étoit pourtant quelque chose.

Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et lourd, disoit Voltaire; il n'en lisoit pas tant que moi; s'il eût été forcé de lire la plupart de ceux que l'on fait à présent, il n'eût pas tranché si vivement sur cette question; mais il est probable qu'en la décidant ainsi, il parloit de ses vers; et qui pourroit ne pas les aimer? Cet anathême un peu hasardé, me paroîtroit bien mieux appliqué, s'il étoit lancé contre ceux *qui n'aiment pas les contes.* Il faut véritablement pour cela, *avoir l'esprit sec et lourd.* Eh bien, on ne les aime plus, du moins on ne veut plus paroître les aimer comme on les aimoit autrefois; car on ne peut regarder comme de vrais contes ceux qu'aujourd'hui l'on nous donne comme tels. Le fait est cependant que tel que soit un

conte, on le lit avec plaisir ; mais pour oser en convenir en bonne compagnie, il faut qu'il soit ou sentimental, ou mélancolique, ou satyrique, et surtout qu'il soit sévèrement moral. Oh! sur cela, nous ne badinons pas, et l'austérité est du meilleur goût; il en faut beaucoup pour nous faire rire, et nous sommes de vrais *thérapeutes* dans nos contes.

Qu'un conte soit *moral;* à la bonne heure; cela se peut sans qu'il soit moins aimable, et il en est plus utile; mais entendons-nous, je veux qu'un conte soit moral, sans qu'on y parle gravement de morale. Un conteur n'est pas un prêcheur. Il n'est aucune question de morale que l'on ne puisse mettre en action. Le principe, les conséquences, le conseil, tout cela doit naître de la lecture du conte, et ne doit pas y être lu. Le pédant se montre quand le conteur disparoît. Le lecteur veut bien écouter, quand on l'amuse; il se fâche ou s'ennuie, lorsqu'on le sermonne. Un conte est un tableau, un événement, une scène de la vie, et non pas une thèse de l'École; il

faut peindre, raconter, agir, et non pas argumenter, raisonner, discuter. Mais autrefois il n'y falloit pas tant de façon, il suffisoit d'amuser. Tel est l'unique objet de tous nos vieux contes; tel est celui des Nouvelles de la Reine de Navarre. Il y est souvent question des moines; mais alors il y avoit peut-être beaucoup de choses à en dire, qu'aujourd'hui il faut oublier. Les conteurs de ce temps, et plus encore des temps antérieurs, se permettoient de faire le plus bizarre mélange des idées religieuses et des récits les plus profanes.

Il y a, par exemple, dans les contes de la Reine de Navarre, une madame Oysille, *veuve de longue expérience*, bien pieuse, qui ne trouve, dit-elle, de remède contre l'ennui que dans *la lecture des saintes lettres*, et qui tous les matins fait aux très-gais interlocuteurs de la Reine de Navarre une belle et sage leçon sur quelques passages de la Bible. Ensuite, après une heure ainsi employée, ils vont entendre la messe. A dix heures on dîne; à midi on se réunit dans le pré de

l'abbaye (car il est encore à remarquer que tout cela se passe dans une abbaye, et que les moines eux-mêmes assistent souvent à ces assemblées joyeuses); et là, mollement assis *sur l'herbe verte, si molle et si délicate, que personne n'avoit besoin ni de carreau, ni de tapis*, chacun à son tour fait un conte; il en résulte un recueil de 75 nouvelles, parmi lesquelles il seroit peut-être difficile d'en trouver une trentaine à raconter décemment dans un de nos salons : on se récrieroit sur l'impudeur, l'inconvenance de semblables récits.

Bon La Fontaine, que dirois-tu de tant d'oreilles chastes! Sois tranquille, tes contes ne sont pas négligés. Notre sévérité est comme la politesse; il en faut dans le monde, mais seul on en est dispensé. Nous voulons des mœurs dans nos auteurs dramatiques, dans nos conteurs; nous ressemblons beaucoup à ce M. de la Borde qui, pour faire le carême, faisoit jeûner ses gens.

De la morale partout, excepté pour nous. Voilà la grande maxime. Je ne sais s'il n'y a

que les contes qui perdent à ce petit arrangement ; mais le fait est qu'ils perdent beaucoup, et qu'ils ne sont plus ni aussi gais, ni aussi recherchés. Vous verrez que c'est peut-être parce que nous dinons trop tard. Vraiment, dans l'Heptaméron de la Reine de Navarre, on dine à 10 heures ; et après dîné, on a le temps de faire et d'entendre des contes. A propos de cela, il me semble que meme à table, on pourroit encore trouver une petite place pour les contes ; il y a bien long-temps que l'on y chante ; je voudrois qu'il vînt à la mode d'y lire de petits contes, bien gais et même un peu moraux, sans affectation, sans pédanterie. Je voudrois aussi qu'ils fussent en prose, pour les rendre plus faciles et surtout plus utiles. La conversation à laquelle ils donneroient lieu, vaudroit mieux qu'un refrain en chorus.

On a imprimé à la suite des Nouvelles de la Reine de Navarre, deux Contes de Lasca, qui, bien qu'un peu trop longs, n'en sont pas moins très-amusans. Je suis peut-être trop favorablement disposé en faveur des

contes. J'avoue que ce genre de lecture me plaît beaucoup.

Crébillon avoit pour les chiens une sorte de prédilection presque ridicule. On lui demandoit un jour, depuis quand il s'étoit avisé de les aimer autant? *C'est*, répondit-il, *depuis que j'ai appris à connoître les hommes.*

J'ai beaucoup lu de livres d'histoires, c'est peut-être à cause de cela que j'aime tant les contes. Je me trouverois à merveille chez les Hurons et chez les Iroquois: Legrand-d'Aussy prétend que dans leurs jours de réjouissance, ils font succéder les contes aux festins; j'aimerois mieux cela que la bouillotte. Stobée dit qu'en Afrique, chez les Jalchlévéens, lorsqu'un père vouloit marier sa fille, il donnoit un grand repas à tous les prétendans; le meilleur conteur étoit l'époux qu'il choisissoit. L'abbé le Mascrier, dans son Voyage d'Égypte, parle d'un hôpital où il y avoit des conteurs gagés pour amuser les malades. On dit qu'à Charenton on joue la comédie; mais cela ne vaut pas encore des contes. Passe encore si l'on y

jouoit des mélodrames; je ne connois rien de mieux pour amuser les fous. Aussi voyez quel succès le mélodrame obtient à Paris; il est vrai que, sous ce point de vue, Charenton n'est qu'une annexe de Paris, et ne peut jouir des mêmes droits.

Au reste, pour en finir avec les Contes de la Reine de Navarre, je conseille à toutes les personnes qui dînent de bonne heure, de se les procurer; leurs soirées leur paroîtront moins longues; les autres n'auroient pas le temps de les lire. Huit volumes! Est-ce en dînant à six heures que l'on peut trouver le temps de lire des ouvrages en huit volumes? C'est ce qui fait le succès de tous les *Abrégés* que l'on publie aujourd'hui.

Et, si, comme tout semble l'annoncer, on finit par dîner à sept heures, je ne vois plus d'autres formats convenables, pour les livres nouveaux, que celui des anciennes *Etrennes Mignones*. Adieu les gros livres; adieu les contes joyeux; adieu la bonne heure pour dîner; adieu la franche gaîté et ce qu'on appelle outrageusement le gros rire; adieu

la morale dans les mœurs, depuis qu'on en veut tant dans les contes ; adieu la Reine de Navarre et ses Nouvelles.

Je trouve que la perfection sociale, avec son goût, ses recherches et ses belles manières, n'est qu'un adieu général à beaucoup de vrais plaisirs.

M. VILLETERQUE.

FABLES NOUVELLES EN VERS

DIVISÉES EN IX LIVRES.

IIe. édition, revue, corrigée et augmentée de III livres; par madame A. JOLIVEAU.

L'APOLOGUE est un genre de poésie assez dangereux à traiter parmi nous, et dans lequel il est plus difficile de se faire un nom que dans toute autre partie de la carrière littéraire. On a vu des auteurs dramatiques, des poëtes lyriques et satyriques, obtenir des succès encore assez brillans, et des places distinguées au Parnasse, après les grands maîtres de la scène, et les deux poëtes qui, dans l'ode et la satyre, sont devenus classiques parmi nous. Mais La Fontaine est resté seul; aucun fabuliste n'a pu lui être comparé, ni même se rapprocher de lui à une distance qu'il fût possible de mesurer. Quin-

tilien disoit en parlant de Virgile, qu'il n'étoit que le second des poëtes épiques, mais cependant beaucoup plus près du premier que du troisième : on pourroit dire au contraire, sur le fabuliste qui mérite la seconde place après La Fontaine, qu'il ne précède pas de beaucoup le troisième, mais qu'il marche à une distance infinie du premier. En effet, tous ceux qui, depuis ce grand homme, se sont distingués dans l'apologue, étoient des gens qui avoient plus ou moins d'esprit : La Fontaine seul a été poëte et a eu du génie.

Cependant beaucoup de gens, et particulièrement les gens du monde, qui parcourent superficiellement les productions littéraires, qui en jouissent, sans se donner la peine d'en approfondir les beautés et de se rendre compte des sensations agréables qu'ils éprouvent en lisant un bel ouvrage, se sont fait sur le talent de ce grand homme des idées assez fausses; idées que peuvent avoir fortifié les éloges, selon nous, peu convenablement exprimés que beaucoup de ses apologistes

lui ont donnés. A force de l'entendre nommer le *bon*, le *naïf* La Fontaine, le *bonhomme* La Fontaine, ces lecteurs peu instruits et peu attentifs ne voient encore en lui qu'un conteur plus agréable et plus naïf que les autres ; qu'un écrivain, excellent à la vérité, mais dont la plume exercée dans un petit genre n'auroit pu s'élever à la haute poésie, ni entreprendre de grands tableaux. Ils ne se doutent pas, par exemple, que le *bon* La Fontaine, si l'on veut faire admettre cette manière de le désigner, doit avoir à peu près la même signification que le *bonus Homerus* d'Horace, et qu'en effet il a, dans mille circonstances, cette naïveté sublime d'Homère. Il ne faut point considérer le peu d'importance des sujets qu'il a traités, mais les innombrables beautés de tout genre dont il les a enrichis, et, sous ce rapport, nous croyons qu'il n'existe dans aucune langue, ni un plus grand peintre de la nature, ni une plume plus flexible, ni un esprit plus fécond et plus varié. Toutes les grandes qualités des Anciens éclatent dans ses ouvrages ; il a leur

élégante simplicité dans la peinture des petits objets ; comme eux, il s'élève sans effort aux plus hautes pensées et aux expressions les plus sublimes, et peut-être les surpasse-t-il tous par la grâce, qui, du moins, n'a jamais été donnée à aucun écrivain à un degré qui le surpasse. Enfin, sous tous les rapports, La Fontaine peut être considéré comme un des génies le plus heureusement nés pour les Lettres qui ait paru dans le monde, et peut-être est-il l'homme le plus extraordinaire du plus beau siècle de la littérature française.

Il seroit donc injuste, lorsqu'un auteur offre des Fables au public, de le comparer à ce poëte inimitable, et de le juger d'après une semblable comparaison. On peut inventer avec esprit, raconter avec élégance et naïveté un petit apologue, enfin le rendre agréable au lecteur, sans être obligé d'y répandre toutes les richesses de la poésie, toutes les grâces du langage ; et avant La Fontaine, on n'eût pas même imaginé que cela fût possible. Lorsque nous rendîmes compte, il y

a quelques mois, du Recueil d'un fabuliste * qui, peut-être, est jusqu'à présent le mieux placé après le maître, en lui payant le juste tribut d'éloges qu'il méritoit, nous évitâmes cette comparaison inutile, et nécessairement peu agréable à tous ceux qui viennent glaner dans un champ où moissonnoit cet excellent poëte. A plus forte raison seroit-il très-injuste de ne pas nous montrer indulgent lorsqu'il s'agit d'une dame qui offre modestement au public les fruits de ses loisirs, surtout lorsque ces fruits ne sont ni sans éclat, ni sans saveur.

Le Recueil que présente madame Joliveau a déjà été fort bien accueilli dans une première édition ; et cette seconde, augmentée d'un assez grand nombre de fables nouvelles, a de plus été revue et corrigée avec soin. Beaucoup de fautes ont disparu sans doute ; cependant nous ne pouvons dissimuler qu'une nouvelle édition pourroit en faire disparoître

---

* M. J. L. Grenus.

encore un grand nombre. Le style de cette dame, qui est naturel et souvent agréable, nous a paru dans d'autres endroits languissant et extrêmement négligé. Ses inventions sont généralement ingénieuses ; mais elle gâte quelquefois, par la prolixité des détails, par des tournures plutôt triviales que naïves, des sujets qui, traités avec plus de soin et de précision, auroient pu présenter beaucoup d'agrémens. Ces défauts, remarquables dans un assez grand nombre de fables, doivent cependant être plutôt imputés à la précipitation du travail, à une facilité trop grande dont nous l'invitons à se méfier, qu'au manque de goût et à l'impuissance de mieux faire. Parmi beaucoup de pièces auxquelles on ne peut adresser les reproches que nous venons de lui faire, nous en citerons quelques-unes qui prouveront que, sans être extrêmement sévères, nous avons cependant quelque droit de nous montrer un peu exigeans avec madame Joliveau, et qu'il ne dépend que d'elle de ne mériter que des louanges.

La Brebis.

Le Loup me l'a ravi, mon fils, mon bel Agneau,
Le plus aimable du troupeau !
Las ! il étoit d'un si bon caractère !
Chacun disoit : il ressemble à sa mère,
Doux, ingénu, plein de candeur ;
Oui, je mourrai de ma douleur.
Ainsi parloit la Brebis *au cœur tendre*.
A sa plainte naïve accourut un gros Chien.
—A le revoir, dit-il, tu ne dois plus prétendre,
Et le pleurer, crois-moi, ne sert à rien.
Contre ton ennemi *faisons nos caravanes ;*
Suis-moi. Brebis de suivre. Il vole au fond des bois,
Chasse le Loup, qu'il réduit aux abois.
— De ton fils appaise les mânes ;
Je suis vainqueur, ma bonne, venge-toi.
— C'est, je le crois, imprudence ou folie,
Bon Chien, de s'attaquer à plus puissant que soi :
D'un seul coup, s'il s'échappe, il peut m'ôter la vie.
— Eh ! bien, je vais t'en délivrer.
Il le blesse, et le Loup tombe, est à l'agonie.
— Sotte, venge-toi donc, et *le vois* expirer....
— Je m'y suis refusée à l'instant, par foiblesse ;
Mais à présent, *c'est* cruauté, bassesse !
De tes bontés je sens pourtant le prix.

La Brebis, on le voit, sera toujours Brebis.

Nous croyons qu'il y a de la grâce et de la simplicité dans cet apologue ; mais l'auteur réussit peut-être encore mieux dans de petites fables extrêmement courtes. Son coup de pinceau, resserré dans un cadre très-étroit, y devient plus vif et plus brillant. Parmi plusieurs jolies pièces de ce genre, nous avons distingué les deux suivantes :

La Rose et le Ruisseau.

Une Rose, un jour, s'admiroit
Au reflet d'une eau vive et pure.
Un Zéphir léger l'effeuilloit,
Et l'onde emportoit sa parure.

Le Peintre et la Pudeur.

L'Amour nu paroissoit respirer sur la toile,
La Pudeur l'aperçoit, rougit, baisse les yeux.
Quels défauts trouves-tu, *Belle,* au plus beau des Dieux!
Dit le peintre alarmé : que lui faut-il?—Un voile.

Une moralité excellente, et presque tou-

jours tirée du sujet, ajoute au mérite de ces opuscules, qui annoncent beaucoup d'esprit et peu de prétention; ce qui plaît partout, et surtout dans les dames.

M. Montjoie.

CORINNE, ou L'ITALIE;

PAR MADAME DE STAEL HOLSTEIN.

Un voyage promet assez ordinairement un roman ; ce sont deux sortes d'ouvrages qui ont beaucoup de traits de ressemblance, et que ceux qui aiment à simplifier les choses et à ne point multiplier les genres sans nécessité, confondent à peu près dans la même classification. Mais si à ses rapports, qu'ils ont presque toujours au fond, se joignent ceux de la forme ; si le voyage est fondu dans l'intrigue d'un roman, et si c'est enfin madame de Staël qui est l'auteur de tout cela, on peut bien s'attendre à la production la plus romanesque qu'il soit possible d'imaginer ; non qu'elle s'abandonne à sa brillante imagination pour multiplier des incidens et créer des faits extraordinaires : il faut si peu de faits et d'événemens à madame de Staël pour faire un gros livre ! Et si les aven-

tures qu'elle imagine sortent de l'ordre naturel et vraisemblable, on ne peut pas dire néanmoins qu'elle se donne à cet égard plus de licence que les auteurs de romans. Mais ce qu'il y a de prodigieusement romanesque dans ses ouvrages, c'est sa métaphysique, ce sont ses analyses des passions, ses subtilités sur le cœur humain; c'est ce monde idéal, ou de sentimens tellement chimériques, qu'elle ne peut les exprimer que par des mots qui n'expriment rien de positif; ou de sentimens réels, mais qui cessent de l'être par l'exagération qu'elle leur donne.

Si la nature est riche et puissante, si même trop souvent elle montre une richesse malheureuse et une puissance cruelle, c'est dans le nombre des passions, c'est dans la variété des sentimens qu'elle donne à l'homme, c'est surtout dans la force et l'énergie qu'elle imprime à ces sentimens et à ces passions. Mais madame de Staël, trouvant sans doute sur ce point la nature foible et avare, veut sans cesse suppléer à cette stérilité par l'inépuisable fécondité de son ima-

gination : il lui semble que les passions et les sentimens, tels qu'ils ont été exprimés par ceux qui ont mieux connu le cœur humain, et qui en ont été les peintres les plus fidèles, ne sont que l'apanage des hommes ordinaires. Or, madame de Staël méprise beaucoup les hommes ordinaires, et plus encore les femmes ordinaires. Peut-être les méprise-t-elle trop, peut-être ne songe-t-elle pas assez que c'est pourtant dans cette classe que se trouveront ses lecteurs, et même ses juges, et même ses critiques. Elle crée donc des personnages extraordinaires, elle leur donne des passions extraordinaires sur lesquelles elle les fait disserter dans un langage souvent extraordinaire. Leurs conversations sont cependant presque toujours brillantes, mais elles sont trop fréquentes; leur langage est plein d'âme, de verve et de chaleur, remarquable par une foule d'expressions vives et originales, de tours animés et pittoresques ; mais ils étonnent l'esprit du lecteur plus qu'ils ne le séduisent, ils l'éblouissent plus qu'ils ne l'éclairent. Il est

souvent impossible de mieux dire que ce qu'ils disent ; mais ce qu'ils disent se trouvant trop fréquemment hors de la sphère des idées vraies et des sentimens naturels, il est impossible que leur langage ait ce naturel et cette vérité qui plaît aux bons esprits, et qui assure un succès durable aux ouvrages. Leurs conversations sont donc un mélange fatigant d'idées, les unes vraies, les autres fausses, quelques-unes grandes, la plupart gigantesques ; celles-ci véritablement belles, mais alors même peu convenablement placées ; enfin, s'ils sont presque toujours éloquens, presque toujours aussi leur éloquence s'exerce sur des chimères.

A Dieu ne plaise que je place la mélancolie au nombre de ces chimères ! Je ne veux pas me brouiller avec les mélancoliques, et cela prouve que je ne les regarde pas comme des êtres de raison : je ne sais cependant si ce sentiment, qu'on ne rencontre que dans les classes oisives de la société, est aussi naturel que le pense madame de Staël ; je ne sais si ce n'est pas plutôt une maladie de

l'âme, que le plus haut degré de sa perfection. J'ose croire que l'on peut être bon, humain, compatissant, généreux, sensible même, et, s'il le faut, amoureux et passionné (car à quoi est-on bon si l'on n'est amoureux et passionné ?) sans avoir ces dispositions habituelles de mélancolie qu'elle donne à tous ses héros, à toutes ses héroïnes, et dont elle prive impitoyablement tous les personnages qu'elle sacrifie, et pour lesquels elle ne veut pas intéresser. Il y a d'abord quelque charme et quelque douceur dans ce caractère et ces sentimens qu'elle prête à ses personnages favoris, mais il y a aussi de la monotonie dans le retour fréquent des mêmes idées ; il y a surtout de l'obscurité dans le développement de cette doctrine mélancolique, et dans toutes les nuances subtiles que madame Staël découvre dans un sentiment déjà obscur par lui-même, fugitif, et qui échappe aisément à l'analyse. Toujours ses personnages sont environnés de *vague*, de *rêves*, de *mystères*, d'idées mystérieuses dans l'esprit, de sentimens mysté-

rieux dans le cœur, d'une *destinée mystérieuse*, de tous les *secrets de l'homme ;* enfin, s'il m'est permis de parler ainsi, d'une certaine phantasmagorie sentimentale, que j'explique sans doute fort mal, parce que je ne l'entends pas, mais que madame de Staël n'explique pas trop clairement, quoiqu'elle l'entende apparemment très-bien.

Si sortant de ce monde un peu fantastique, madame de Staël aborde un monde plus réel, son imagination, comme je l'ai déjà observé, l'agrandit et l'exagère tellement, qu'il n'est guère moins chimérique que l'autre : elle ne voit d'hommes raisonnables que dans les hommes exaltés ; de sentimens dignes de ce nom que dans l'enthousiasme, dans l'admiration, le culte, l'idolâtrie ; de passions que dans le délire. Elle s'est fait des idées si singulières sur la perfection de l'homme, que si le beau idéal qu'elle a conçu venoit à se réaliser, et que beaucoup d'hommes et de femmes ressemblassent à ses héros et à ses héroïnes, tout ordre disparoîtroit dans la société civile, tout bonheur dans la société

domestique, et l'on seroit à chaque instant témoin ou victime des scènes les plus bizarres et les plus tragiques. Si en effet tout le monde étoit parfait à la manière de madame de Staël, tout le monde seroit amoureux; or, pour être amoureux, ou comme le beau Léonce, ou comme le sensible Oswald, ou comme Delphine, ou comme Corinne, il faut que l'amant menace de se briser la tête contre un pavé aux yeux de son amante, ou de se jeter dans un canal; il faut que l'amante soit aussi quelquefois sur le point de se précipiter dans la rivière, qu'elle tombe souvent évanouie, qu'elle se fracasse la tête, que le sang ruisselle; il faut enfin que l'un des deux au moins périsse victime de son amour: heureux s'ils ne périssent pas tous les deux d'une manière plus tragique encore.

Il faut l'avouer cependant, ces défauts sont ceux de beaucoup d'autres romans; et si madame de Staël les porte plus loin qu'un autre, mieux que tout autre aussi elle les rachète par les qualités qui tiennent à une

imagination brillante, à un esprit rare, et même à un talent distingué, quoique très-inégal. Il y a dans son ouvrage des détails pleins de charme et d'intérêt; il y a, à travers trop de dissertations et de subtilités sur les passions et le cœur humain, des aperçus aussi vrais que fins et délicats. On y trouve un grand nombre de belles pensées exprimées avec énergie et concision; des traits vifs, ingénieux et inattendus; des pages éloquentes, peut-être même trop pour le genre. Il me semble qu'en général madame de Staël veut élever son ton fort au-dessus de celui qui convient à un roman ou à un voyage; elle veut même quelquefois mettre de la poésie dans son style : il vaudroit mieux y mettre plus de souplesse, plus de variété, de clarté, de grâce et de correction, moins d'affectation et de phébus métaphysique et sentimental. Au reste, comme le style d'un pareil ouvrage en est à mon sens le principal mérite, je reviendrai sur les beautés et les défauts que j'ai cru remarquer dans celui de madame de Staël.

Il me reste peu d'espace pour parler du fond du roman ; mais mon dessein n'est pas d'en présenter ici l'analyse complète : ce n'est point en général ma méthode lorsque j'ai à parler d'un roman ; et quand même je l'aurois suivie jusqu'ici, je devrois l'abandonner lorsque j'ai à parler d'un ouvrage de madame de Staël. Je dois supposer que le lecteur est très-peu curieux de lire en abrégé ce qu'il est très-avide de lire en entier : je ne parlerai donc que des caractères principaux tracés par l'auteur, et de quelques faits singuliers qui peuvent donner lieu à quelques réflexions.

Oswald, le héros du roman, est beau, bien fait, et très-*mélancolique;* il est fort adroit dans les exercices du corps, parce que, selon madame de Stael, *l'âme se mêle à tout ;* ce qui veut dire que tout homme qui est maladroit n'a pas d'âme, ou n'a qu'une âme triste et misérable. Oswald a tantôt une grande énergie dans le caractère, tantôt une grande foiblesse et une grande timidité : il a les passions les plus ardentes, et ces pas-

sions se taisent devant des obstacles qui n'arrêteroient pas une passion médiocre ; il a presque toujours raison quand il parle, et presque toujours tort quand il agit. Il voyage avec un français que madame de Staël lui sacrifie entièrement, parce qu'il n'est pas mélancolique, et qui cependant a toujours raison contre lui, et qui répond avec autant d'esprit que de vérité au reproche que lui fait Oswald sur sa légèreté : « Vous appelez, » lui dit-il, légèreté la promptitude de mes » observations : ai-je moins de raison parce » que j'ai raison plus vite ? » Ce héros, au reste, souvent inexplicable, presque jamais attachant, ne seroit qu'un homme assez ordinaire, s'il ne rencontrait une femme fort extraordinaire ; et tant qu'il reste la figure principale du tableau, le roman est froid, languissant, je dirai presque ennuyeux.

Cette femme extraordinaire, c'est Corinne : femme admirable, sans doute, si le plus grand charme, et même la plus grande gloire de la femme n'étoit pas dans la pratique de toutes les vertus douces, aimables et

modestes ; si sa plus belle, ou plutôt sa seule destinée, n'étoit pas d'être d'abord fille timide et respectueuse, ensuite femme aimable et vertueuse, mère sensible et tendre. Mais ce n'est pas, selon madame de Staël, le beau idéal de la femme. Corinne, qui est sans doute le type de ce beau idéal, paroît d'abord à nos yeux sur un char de triomphe, au milieu d'une place à Rome, entourée d'admirateurs, d'adorateurs, et d'une foule enthousiaste. Là, elle commence par entendre son propre éloge dans un panégyrique presque aussi long que celui de Trajan. Cet éloge est simple et *sans prétention*, dit madame de Staël, et on y lit les phrases suivantes : « La musique que » nous avons faite ensemble (avec Corinne), » les tableaux qu'elle m'a fait voir, les livres » qu'elle m'a fait comprendre, composent » *l'univers de mon imagination* : il y a dans » tous ces objets *une étincelle de sa vie* ; et » s'il me falloit exister loin d'elle, je vou- » drois au moins m'en entourer, certain » de ne retrouver nulle part *cette trace de*

» *feu, cette trace d'elle enfin qu'elle y a* » *laissée*, etc. » Corinne répond avec prétention à ce discours sans prétention. Elle improvise un hymne sur les beautés de l'Italie; puis apercevant Oswald, qu'elle voit pour la première fois, elle devine le sentiment qui l'occupe, et improvise sur ce sentiment. Oswald, prêt à se trouver mal, s'appuie sur des lions de basalte : Corinne n'est pas moins émue ; et au milieu de la place de Rome naît subitement le plus violent amour qu'il soit possible d'imaginer. En sa qualité de femme extraordinaire, Corinne fait toutes avances. Oswald est malade ; et Corinne, jeune personne nou encore mariée, s'enferme dans son appartement pour le soigner. De si tendres soins ont le plus heureux succès ; Oswald guérit ; et alors Corinne s'établit son *Cicerone :* elle le promène à la ville, à la campagne, pour lui en expliquer les antiquités, les tableaux, les beautés naturelles ; elle juge les arts, la littérature, les mœurs, la politique, dans des conversations brillantes dont je vais parler ;

elle joue la tragédie, elle joue la comédie. Quand tous ces objets sont épuisés à Rome, elle monte en voiture avec son amant, et le mène à Naples. Pendant la route, l'amour s'exalte de plus en plus; on se prend mutuellement la main, on se presse contre le cœur, on est au comble du bonheur, malgré un nuage noir qui, obscurcissant la lune, présage les plus grands malheurs; et le nuage n'a pas tort.

Cependant Oswald, prêt à épouser Corinne, ne sait pas encore qui elle est. Enfin ils se racontent mutuellement leur histoire. Celle d'Oswald est assez intéressante, et point trop romanesque; celle de Corinne l'est prodigieusement : elle parle surtout beaucoup trop de sa *supériorité;* et comme les lecteurs peuvent supposer qu'en parlant d'une *femme supérieure*, madame de Staël ait eu la même idée que ces mots réveillent en eux, cela pourroit ne pas la faire croire modeste. Au reste, cette supériorité de Corinne consiste à lui faire trouver ridicules toutes les convenances, monotones toutes les vertus domesti-

ques, insupportables toutes les villes où il n'y a ni spectacles, ni musique, ni tableaux, et à lui faire croire que les femmes anglaises, au lieu de faire le thé à leurs maris, devroient jouer la tragédie et improviser. Oswald apprend par l'histoire de Corinne qu'elle est anglaise; et part aussitôt pour l'Angleterre, afin de découvrir si son père, qui est mort depuis deux ans, veut qu'il se marie avec Corinne, et s'il a laissé quelques traces de sa volonté à cet égard. Il découvre en effet que ce n'étoit pas trop son intention; et ce qui l'aide beaucoup à faire cette découverte, c'est qu'il trouve Lucile, jeune sœur de Corinne, bien plus fraîche et plus jolie qu'elle. Lucile a aussi un caractère bien différent de celui de Corinne; et madame de Staël, en le traçant, peint avec beaucoup de talent la réserve, la modestie, la timidité, la pudeur, tous les sentimens doux, aimables et purs de l'innocence: c'est un tableau charmant. L'infidélité d'Oswald est filée avec beaucoup d'art, et même excusée, autant qu'il est possible,

par d'incroyables circonstances. Son union avec Lucile n'est point heureuse. Les deux époux ne peuvent parvenir à dissiper quelques nuages qui s'élèvent entre eux, et à s'entendre, parce qu'ils ne s'expliquent pas ; ils ne parlent pas : malheur bien singulier pour des acteurs mis en scène par madame de Staël! Enfin l'infortunée Corinne, après avoir fait inutilement, pour empêcher l'infidélité d'Oswald, un voyage bien romanesque en Angleterre et en Ecosse, meurt victime de son amour ; mais non sans avoir vu Oswald et Lucile, non sans avoir eu le plaisir d'improviser encore devant eux (scène très-déplacée, sans intérêt, sans excuse, et qui sera, j'ose le dire, généralement désapprouvée), et non surtout sans avoir vu, au moment même de sa mort, le petit nuage noir, présage de tous ses malheurs.

Madame de Staël ne s'est pas contentée de peindre dans son nouvel ouvrage des caractères inventés par elle, et de faire agir des passions créées par sa vive et brillante imagination ; elle a voulu aussi nous présenter

le tableau de mœurs réelles et de caractères véritablement existans: elle nous donne ses observations sur les arts et la littérature d'une nation, la première de toutes dans la culture des beaux-arts, et à laquelle les lettres devront toujours une double reconnoissance, et pour avoir rallumé dans l'Europe moderne leur flambeau éteint depuis plusieurs siècles, et pour les avoir enrichies des productions brillantes et de chefs-d'œuvres immortels. Cette partie de son ouvrage, trop longue pour un roman dont elle coupe trop souvent le fil, et suspend trop longtemps l'intérêt; trop courte pour un voyage dans un pays célèbre dont on ne peut faire connoître en aussi peu de pages ni les monumens ni les hommes, contient encore trop peu d'observations réelles et positives pour son étendue. En effet, madame de Staël observe peu et raisonne beaucoup: si elle établit un fait ou porte un jugement, elle le développe avec esprit, elle disserte avec feu, elle remonte aux causes, explique les effets, donne ses conjectures, trouve des rapports,

et mêle à tout la métaphysique subtile de son esprit raisonneur, et plus souvent la métaphysique plus subtile encore du sentiment ; en sorte que dans l'histoire comme dans le roman, c'est toujours son imagination qui domine.

C'est dans des conversations entre les différens personnages de son roman, que madame de Staël juge ou fait juger Rome et l'Italie, et tous les chefs-d'œuvres des arts, et toutes les productions du génie qui ont immortalisé cette contrée célèbre, et le caractère et les mœurs de ses habitans. Cette forme ne contribue pas peu à multiplier les mots dans un rapport qui n'est nullement en proportion avec les choses, et à grossir prodigieusement le volume ; mais, il faut l'avouer, quelquefois elle le grossit pour l'agrément des lecteurs. Plusieurs de ces conversations sont vives, animées, dramatiques ; la discussion donne à la matière un nouvel intérêt ; les sentimens contradictoires sont attaqués et défendus avec une grande fécondité, ou de raisons solides, ou de raisonne-

mens spécieux et d'ingénieux sophismes; les interlocuteurs montrent beaucoup d'esprit, de verve, d'imagination, quelquefois une sorte d'inspiration et d'éloquence; et si l'abondance des pensées, la recherche des tours et des expressions, le ton de l'élocution; si la variété des objets que l'on parcourt, des citations que l'on fait, des connoissances qu'on étale et qu'on semble ainsi avoir toujours présentes à l'esprit, paroissent demander plus de réflexions qu'on n'en apporte ordinairement dans une conversation sans préparation et sans étude, telle qu'elle s'établit entre les gens d'esprit qui se rencontrent par hasard dans un salon, il faut se rappeler que Corinne a le talent d'improviser; il faut se rappeler surtout qu'elle et les interlocuteurs qui parlent le mieux, parlent au nom de madame de Staël et la représentent.

Mais si l'esprit, ne se laissant point éblouir par ces brillans dehors, veut examiner le fond des choses, il trouvera que souvent la pompe des mots cache le vide des idées, ou déguise ce qu'elles ont de faux ou de com-

mun. Je pourrois en citer plus d'un exemple : j'en choisirai un dans une des conversations les plus importantes, celle où, dans le salon de Corinne, on juge les trois plus célèbres littératures de l'Europe. Le comte d'Erfeuil, défenseur de la littérature française, est assurément le plus foible de tous; cependant tel est son esprit naturel, et surtout la bonté de sa cause, qu'il a le plus souvent raison contre Oswald, avocat de la littérature anglaise, et Corinne, enthousiaste de la littérature italienne. Le comte d'Erfeuil triomphe surtout, lorsque, parlant de l'art dramatique, il peut citer avec un noble orgueil les grands noms de Corneille, de Racine, de Molière, et de tous ces immortels écrivains, la gloire de la scène française : il fait une critique aussi vraie que spirituelle, et de ces tragédies où les meurtres et les horreurs sont accumulés sans intérêt, sans art et sans aucune observation des règles, et de ces opéras où le poëte est sacrifié aux caprices du musicien, et de ces comédies où la société et les mœurs ne sont pas représentées, où les

ridicules ne sont pas saisis, et où tout le comique est dans des bouffonneries basses et ignobles. Corinne répond fort longuement à cette vive attaque; et dans cette réponse, elle dit fort sérieusement, et même avec emphase, que si les Italiens n'ont pas de comédies de caractère, ce sont eux qui ont inventé *les personnages d'Arlequin* et de *Pantalon*. Quelles inventions à opposer à celles de *Tartuffe*, de *l'Avare*, du *Misantrope*, des *Femmes Savantes?* Corinne va plus loin; elle veut tirer un sujet d'éloges pour les Italiens de ce faux comique qui règne dans leurs comédies, et nous faire un sujet de reproche de l'*ironie philosophique* qui, dit-elle, règne dans les nôtres: « Il y a, ajoute » Corinne, quelque chose de triste *au fond* » de la plaisanterie *fondée* sur la connois- » sance des hommes; la gaîté vraiment inof- » fensive est celle qui appartient seulement » à l'imagination. » Enfin, ce n'est pas seulement par bonté, c'est par un calcul réfléchi que les Italiens ne font pas de bonnes comédies; ils connoissent en effet parfaitement

les hommes : « Mais peut-être, dit Corinne, » peut-être n'aimeroient-ils pas à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus ; ils ont dans le caractère quelque » chose de *prudent* et de difficile, qui leur » conseille de ne pas *mettre en dehors*, par » leurs comédies, ce qui leur sert à se guider dans les relations particulières, et de » ne pas révéler par les fictions de l'esprit, » ce qui peut être utile dans les circonstances » de la vie réelle. » Quel singulier raisonnement ! Assurément, si c'est par finesse que les Italiens ne font pas de comédies comme celles de Molière, ils sont trop fins aussi.

Telles sont les disparates qu'offre trop souvent le talent distingué, mais extrêmement inégal, de l'auteur de Corinne : au milieu de raisonnemens assez fermes, assez spécieux du moins, et qui annoncent à la fois et la force de la pensée, et la variété des connoissances, et les ressources de l'esprit, se glissent fréquemment des sophismes qu'on ne peut pas même appeler ingénieux. A côté de pages étincelantes d'imagination et d'es-

prit, on en trouve un trop grand nombre qui sont l'abus le plus inexcusable de l'un et de l'autre. La finesse des pensées dégénère trop souvent en vaines et inintelligibles subtilités, l'élévation en enflure, l'énergie en galimatias, l'originalité en mauvais goût : ce qui suppose, au reste, que souvent aussi elle montre cette finesse, cette élévation, cette énergie, et cette originalité ; de sorte qu'elle a du moins les qualités dont ces défauts sont l'excès ou l'abus, tandis que tant d'autres écrivains n'ont que les défauts, et sont dépourvus des qualités qui les font pardonner.

On peut encore reprocher à madame de Staël de ne pas s'oublier assez elle-même dans la composition de ses ouvrages d'imagination : sans cesse elle se représente dans les principaux personnages, sans cesse elle leur fait discuter, appuyer, soutenir ses doctrines ; et ses doctrines sont bien moins incontestables que son talent. C'est ainsi que le comte d'Erfeuil, dont les opinions énoncées dans de petites phrases légères et gaies,

sont toujours sacrifiées à l'éloquence, et souvent à l'emphase des autres interlocuteurs, quoiqu'il ait souvent raison contre eux, proposant les grands écrivains du siècle de Louis XIV comme des modèles que doivent toujours avoir devant les yeux les écrivains français, et même les étrangers, est contredit par Corinne, qui parle bien évidemment ici au nom de madame de Staël. Elle assure que le génie est essentiellement *créateur ;* que *l'imitation est une espèce de mort ;* et elle oublie que les plus beaux génies, et ceux qui vivront le plus long-temps, ont été imitateurs. Elle ajoute que chaque nation doit avoir *sa couleur originale*, ce qui est vrai, pourvu que ces couleurs soient agréables et naturelles. Or, ce n'étoit que contre les couleurs fausses et de mauvais goût que s'étoit élevé le comte d'Erfeuil. Enfin, continue-t-elle, *cette espèce d'orthodoxie littéraire qui s'oppose à toute innovation heureuse doit rendre à la longue la littérature française très-stérile.* A quoi on peut répondre que jusqu'ici les *innovations* n'ont pas

été *heureuses ;* qu'il est désormais impossible que la littérature française soit *stérile ;* et qu'enfin il n'est rien qui ne soit préférable à une *stérile abondance* et à une malheureuse fécondité. Le comte d'Erfeuil répond très-bien au reste : « Ne voudriez-vous pas, » madame *, que nous admissions chez nous » la barbarie tudesque, les Nuits d'Young » des Anglais, les concetti des Italiens et des » Espagnols ?..... Il nous seroit impossible, » dit-il ailleurs, de supporter sur la scène » les monstruosités de Shakespeare..... Ce » seroit nous plonger dans la barbarie de » vouloir introduire rien d'étranger parmi » nous. — Autant vaudroit, dit Corinne, » élever la grande muraille de la Chine au- » tour de vous. » Et le comte d'Erfeuil ne répond plus rien, parce qu'il faut bien que Corinne ait raison, ou du moins cette ap-

---

* Il y a dans le texte : Ne voudriez-vous pas, *belle étrangère.* Mais je demande à madame de Staël s'il est possible qu'un Français à Rome appelle une Italienne *belle étrangère.*

parence de raison que donne le dernier mot.

Corinne, qui improvise, qui disserte, qui raisonne sur tout, qui décide de tout, qui fait des vers, de la prose, de la philosophie, de la morale, de la littérature, de la politique, doit nécessairement faire l'éloge des femmes savantes, des femmes auteurs, de ce qu'elle appelle les *femmes supérieures*. Elle traite avec beaucoup de mépris ceux qui ne penseroient pas à cet égard comme elle : ce sont des *esprits étroits*, des *gens médiocres*, qui veulent se *débarrasser de l'enthousiasme*, *du génie*, *enfin de leurs ennemis*, qui condamnent *tout ce qui tient à une âme élevée*. « Chaque femme, ajoute-» t-elle, comme chaque homme, ne doit-» elle pas se frayer une route d'après son » caractère et ses talens? » Non, chaque femme doit rester dans la route qui lui est indiquée par la nature et l'ordre de la société; les pas qu'elle fera dans une autre route seront trop souvent incertains, hasardés, malheureux: voilà la maxime générale. Ce qu'on donne ici comme une règle ne de-

vroit être donné que comme une exception; et si Corinne se fût bornée à le présenter sous ce véritable point de vue, tout le monde seroit tombé d'accord que Corinne avoit bien le droit d'établir cette exception, et d'y être comprise.

Après avoir peint, avec un enthousiasme qu'elle fait quelquefois partager, le beau climat et le beau ciel de l'Italie, et les prodiges des arts qui immortalisent cette contrée célèbre, et les grands souvenirs qu'elle rappelle; après avoir parlé de la littérature, tantôt avec goût, tantôt avec une exagération peu raisonnable, quoique très-raisonnée, mais toujours avec esprit, madame de Staël peint aussi le caractère et les mœurs des Italiens. En général elle les traite favorablement; et outre que ces sentimens favorables me paroissent justes envers les Italiens, je préfère de beaucoup cette indulgence, qui présente tout du beau côté, à cette humeur chagrine qui a rendu tant de voyageurs détracteurs des pays qu'ils ont parcourus, et des peuples qu'ils ont visités. Madame de

Staël aime l'extrême mobilité des Italiens, leur vivacité, et surtout cette imagination qui les domine, qui les rend si sensibles aux beautés de la nature et des arts, et qui se manifeste même dans les manières du peuple, dont le langage est animé par des images fleuries et des expressions poétiques. L'empire de cette imagination s'étend même aux choses sacrées; mais je crois que madame de Staël exagère un peu la superstition italienne qui en est quelquefois le fruit. Je ne crois pas les Italiens du dix-neuvième siècle assez superstitieux pour regarder Oswald comme l'archange Saint-Michel, l'engager *à déployer ses ailes, et à voler sur le clocher de la cathédrale, afin que de là toute la ville le voie et le prie.* Je doute que le peuple de Rome prît Corinne sortant de Saint-Pierre pour la Sainte Vierge. J'ai quelque peine à croire que les postillons de l'Italie recommandent à Saint Antoine de Padoue l'âme de leur cheval mourant. Mais au moins madame de Staël, en rapportant toutes ces petites superstitions, ne s'élève point avec une

morgue philosophique contre elles; elle n'en fait point le sujet de reproches insultans pour les Italiens. Bien plus, elle est un peu superstitieuse elle-même, si nous la jugeons d'après son héroïne; mais je ne le lui reprocherai pas plus qu'elle ne le reproche aux Italiens : ce sont au contraire de petites foiblesses qui ne déplaisent pas dans une femme. Je ne sais si madame de Staël n'exagère pas aussi un peu le défaut de dignité de quelques prédicateurs italiens, dont elle fait dégénérer les prédications en pantalonnades burlesques. Elle rapporte que l'un d'eux, prêchant dans une église de Rome, s'en prenoit à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle : « Il jetoit, » dit-elle, son bonnet au milieu de la chaire, » le chargeoit de représenter J.-J. Rousseau; » et, en cette qualité, il le haranguoit et » lui disoit : *Eh bien!* philosophe *génevois,* » *qu'avez-vous à objecter à mes argumens?* » Il se taisoit alors quelques momens, com- » me pour attendre la réponse; et le bonnet » ne répondant rien, il le remettoit sur sa

» tête, et terminoit l'entretien par ces mots : » *A présent que vous êtes convaincu, n'en* » *parlons plus.* » Le conte est assez joli ; mais il faudroit le donner pour un conte.

J'avois promis de revenir sur le style de cet ouvrage, et j'avois dans ce dessein rassemblé un grand nombre de phrases d'un tour si singulier, et remplies d'expressions et d'alliances de mots si bizarres, qu'elles ne peuvent avoir été inspirées à madame de Staël que par ce mépris de l'imitation et des modèles, qu'elle érige en principe, et par l'amour des *innovations heureuses*, dont, selon elle, ce mépris est la source ; mais j'aime bien mieux, au lieu de finir mon article par les preuves des défauts de style que j'ai reprochés à madame de Staël, le terminer par l'aveu d'un talent distingué, que ces défauts obscurcissent à la vérité, mais qui reparoît assez fréquemment et avec assez d'éclat, pour qu'ils ne puissent le faire oublier.

M. de Félets.

RÉFLEXIONS

D'UNE FEMME *sur le* Recueil de Maximes *de M.* D. L**.

JE voudrois bien savoir quel âge peut avoir précisément M. D. L**., pour dire tant de mal de nous dans ses *Maximes*. Il est bien hardi s'il est jeune ; et s'il ne l'étoit plus ? Ah ! monsieur, prenez-y garde, il faut avoir encore quelque mérite à nous dédaigner, pour y trouver un peu d'honneur et de profit. Comment, monsieur, vous ne voulez seulement pas qu'on nous *respecte ?*

« Le respect, dites-vous, est toujours le résultat d'une supériorité reconnue de pouvoir ou de mérite, la foiblesse ne sauroit donc l'inspirer ; aussi ce n'est point du respect que l'on doit aux femmes, en général, mais on leur doit protection comme à tous les êtres foibles. » Dites-moi, monsieur,

quand vous vous êtes trouvé amoureux, étoit-ce par hasard avec un air de *protection* que vous abordiez celle à qui vous vouliez plaire ? Et cet être si foible à qui vous deviez protection, vous ne vous y attachiez, sans doute, que pour soutenir sa vertu, garantir sa réputation, la sauver de sa propre foiblesse ; et vous vous gardiez surtout de lui demander des sacrifices qui auroient eu votre bonheur pour premier et peut-être unique objet, car vous voyez bien que c'eût été reconnoître une bien grande *supériorité de pouvoir*, que de demander des grâces ; et ce seroit s'avouer terriblement inférieur en générosité, que de solliciter un bien qui coûte tant à celle qui le donne, et rien à celui qui le reçoit. Je sais bien que ce sont seulement les femmes, en général, que vous défendez de respecter, ce qui ne vous empêchoit apparemment pas de rendre vos respects à quelques-unes en particulier, de même qu'on dit du mal des gens en place, en faisant sa cour à celui dont on a besoin ; cependant, monsieur, comme je vous crois un homme très-bien élevé, je suis con-

vaincue que sans le vouloir, sans y penser même, il vous arrive à chaque instant de donner aux femmes, en général, de ces marques de respect qui ne sont la preuve ni du pouvoir, ni même du mérite, mais celle de la retenue qu'exige leur présence, qui indiquent seulement les usages plus sévères auxquels elles sont soumises, et qu'il n'est pas permis de blesser devant elles.

Au reste, je crois que vous passerez facilement condamnation à cet égard, car, je le vois bien, ce qui vous déplaît le plus, ce sont nos prétentions à la raison. En vérité, c'est être bien facile à blesser. « On ne sauroit, selon vous, apprendre de trop bonne heure aux jeunes gens combien, sous le rapport de la raison, les femmes sont inférieures aux hommes. » Si vous êtes bien sûr de cela, monsieur, vous ferez à merveille de l'apprendre de très-bonne heure à M. votre fils; cela aura d'abord l'avantage de le prémunir contre les conseils de madame sa mère; si ensuite il se marie, et qu'il se trouve, ce que je ne puis guère supposer, d'après l'opi-

nion que vous m'avez donnée de M. son père, manquer absolument d'esprit, ce qui conduit fort souvent à manquer de raison, il en résultera que la raison que pourroit avoir sa femme lui sera entièrement inutile. Hors de ces deux points, l'avantage d'une semblable épreuve pour les jeunes gens ne me paroît pas extrêmement marquée; car, comme vous l'observez fort bien, elle *ne suffit pas pour arrêter la fougue des passions*, et je n'ai pas beaucoup entendu dire en effet qu'un jeune homme, pour devenir amoureux d'une femme, se soit jamais avisé d'examiner si elle avoit plus ou moins de raison que lui; et quand il est une fois amoureux, qu'en pensez-vous, monsieur? D'ailleurs, si vous voulez que je vous le dise, j'ai presque toujours remarqué que les jeunes gens qui croyoient le plus à la raison et à la vertu des femmes, n'étoient pas ceux qui coûtoient le plus d'argent à leurs parens et de chagrins à leurs familles; il n'y a pas grand mal à estimer ce qu'on est obligé d'aimer; et le jeune homme qui méprise les femmes n'ap-

prendra pas pour cela à s'en passer, mais à prendre tout ce qu'il trouve. Au surplus, il ne faut pas s'étonner de ce principe d'éducation de M. D. L.; car il pense que c'est la *galanterie française* qui a amené la révolution; je ne l'aurois pas cru.

M. D. L. m'a tout l'air du *diable devenu vieux:* on sait que quand ce malheur lui arriva, il se fit ermite; je suppose aussi qu'il devint un peu morose; le diable devoit avoir de terribles chroniques sur ce qui s'étoit passé dans le monde pendant sa jeunesse. Hé bien, voilà, je crois, précisément ce qui arrive à M. D. L., et je ne puis guères m'empêcher de parler, d'après la sévérité de ses préceptes, que ses goûts ont pu être moins sévères, et que, pour croire si peu à la vertu des femmes, il faut n'avoir pas beaucoup cherché à en rencontrer de vertueuses. M. D. L. trouveroit fort bon qu'on nous enfermât; il ne voit que cela de sûr. Il prétend aussi que les femmes ne peuvent s'aimer entre elles d'une véritable amitié, et que dans leurs liaisons avec les hommes, « la diffé-

rence des sexes met un tel obstacle à ce sentiment, qu'elles ne peuvent avoir pour amis que leurs frères, leurs maris ou leurs anciens amans..... Mais je me trompe sans doute, ajoute-t-il, car toutes les femmes se vantent d'avoir plusieurs amis. »

Eh bien, oui, monsieur, je crois que vous vous trompez; mais quand vous auriez raison, qu'est-ce que cela prouveroit? Un homme d'esprit répondoit à une jolie femme, qui lui demandoit s'il n'étoit pas de ses amis: *plaisant visage pour avoir des amis!* Si un homme, dans ses rapports avec une femme, ne peut s'empêcher de songer à son *visage*; si cette qualité de femme a sur vous une si prodigieuse influence qu'elle vous empêche de vous occuper de toute autre chose, je vous le demande, à qui s'en prendre? Aux mœurs générales peut-être que vous voudriez réformer; ce sera fort bien fait à vous, monsieur, pourvu cependant qu'on ne nous enferme pas, s'il vous plaît; il est fort agréable d'être honnête femme en liberté.

Mais à propos d'honnêtes femmes, mon-

sieur, c'est une singulière assertion que celle-ci : « Voulez-vous entendre traiter un sujet avec ordre, clarté, souvent avec esprit, toujours avec finesse, écoutez nos jeunes femmes disserter sur l'amour ; admirez avec quel art elles savent faire passer en revue les nuances les plus délicates du sentiment, depuis l'indifférence jusqu'au désespoir : la jalousie, les regrets, le retour, le raccommodement, toutes les modifications, tous les incidens d'une grande passion leur semblent familiers ; et leurs peintures sont si vraies, si animées, que le raisonnement ou les livres, sans le secours de l'expérience, ne paroissent pas pouvoir fournir des notions aussi justes, aussi variées ; aussi l'on diroit de vieux militaires qui parlent de leurs campagnes. » Eh, monsieur, qui vous a chargé de donner tant d'esprit aux jeunes femmes ? elles ne disserlent sur rien, je vous assure. Quant à disserter sur l'amour, cela seroit assurément fort ridicule ; les dissertations sur l'amour pouvoient être bonnes à l'hôtel de Rambouillet, quand la galanterie étoit

un amusement de société; mais on en a retranché le superflu; c'est à présent affaire d'intérieur; il ne seroit guères de meilleur goût d'en parler dans le monde que de s'occuper des détails de la cuisine, depuis que tant de gens sont réduits à dîner uniquement parce qu'ils ont faim. Il arrive bien quelquefois pourtant à des femmes d'écrire sur l'amour, et même d'imprimer ce qu'elles en ont écrit; mais cela est plus aisé que d'en parler.

Au reste, monsieur, passons à autre chose; franchement je vous ai pris à votre désavantage, car, de vos maximes, la plupart très-justes et souvent très-spirituelles, les moins bonnes, convenez-en, sont celles sur les femmes: aussi, comme je suis juste, je m'occuperai du reste un autre jour; cependant vous m'avez donné, je l'avoue, un peu d'humeur; nous n'aimons pas que les gens à qui nous trouvons de l'esprit, aient tant de peine à nous découvrir de la raison: ainsi, je vous en avertis, ne comptez pas sur beaucoup d'indulgence.

LES TROIS SIGNES DU PRINTEMPS.

PAR Mlle....

Il est beaucoup de gens qui font leur chemin dans le monde sans qu'on les aperçoive ; on les rencontre partout, sans avoir la moindre envie de savoir leur nom. Tout-à-coup on apprend qu'ils ont fait une grande fortune ; c'est alors qu'on examine leurs titres, qu'on prend fantaisie de les juger. L'ouvrage que nous annonçons a été pour nous comme ces personnages insignifians dont nous venons de parler. Nous en avons vu la première édition, presque sans y prendre garde, et nous avouons ingénuement que nous avions quelque tort, car il étoit traduit en anglais et en italien ; et trois langues sembloient nous répondre en quelque sorte de son succès. Aujourd'hui, il est

publié de nouveau ; nous ne pouvons plus nous dispenser de l'examiner : nous ne connoissons aucun moyen d'échapper à un ouvrage qui est à sa troisième édition.

On avoit d'abord fait paroître les *Trois Signes du Printems*, avec la traduction anglaise et italienne. Les deux traductions avoient été faites avec tant de promptitude, qu'on seroit tenté de croire que la copie avoit précédé l'original : il est par conséquent assez difficile de dire précisément si le poëme appartient à la littérature anglaise, à la littérature italienne, ou à la littérature nationale. Lorsqu'on y trouve des beautés, on ne sait si on doit en louer les Muses d'Angleterre, ou les Muses d'Italie ; et lorsqu'on y rencontre des choses ridicules, on ne sait à qui s'en prendre. L'auteur vient cependant de nous fournir un assez bon motif pour nous décider. Il n'est pas juste, nous dit-il dans sa préface, de mettre le public à contribution, et *d'exiger qu'il achète trois langues, quand il n'en veut qu'une seule.* Voilà du désintéressement, de

la franchise et de la bonne foi : le public est dispensé d'acheter *trois langues ;* il est dispensé de s'ennuyer trois fois, et de trois manières. L'ouvrage ne paroît qu'en français ; les Muses italiennes et anglaises peuvent se justifier.

Nous ne répéterons point ici les lieux-communs qu'on a entendus tant de fois sur les poëmes en prose ; nous ne ferons point de dissertation sur le genre descriptif : nous convenons qu'un auteur qui a la prétention d'être poëte, a tort de faire de la prose, et surtout de la prose descriptive ; mais c'est un tort qu'on peut se faire pardonner lorsqu'on a fait des tableaux pleins de vérité, et qu'on est parvenu à intéresser ses lecteurs. Je crains bien que notre auteur ne puisse nous donner cette excuse. Voltaire a dit que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux ; et c'est malheureusement ce dernier genre auquel plusieurs de nos écrivains modernes paroissent s'être exclusivement attachés.

Le Printemps n'est point un sujet neuf ; il

est possible cependant de le rajeunir. C'est ici que la nature elle-même est le modèle qu'il faut suivre ; elle est toujours la même, et elle paroît toujours nouvelle. Mais il ne faut pas se contenter de l'étudier et de l'observer dans les descriptions qu'on en a faites ; il faut la voir et la peindre telle qu'on l'a vue. Il faut s'attacher surtout à rendre les sentimens qu'elle a fait naître : les poëtes sont toujours sûrs de jeter ainsi de la variété dans leurs tableaux. L'imagination de l'homme est comme une fée qui sème partout les changemens et les métamorphoses, qui renouvelle sans cesse le spectacle de l'univers ; et nous ne craignons pas de dire qu'il y a plus de variété dans les sentimens du cœur humain, que dans toutes les scènes de la nature. L'auteur du nouveau poëme paroît n'avoir étudié la nature que dans le Dictionnaire de la Fable : il ne connoît guères du printemps que la *Corbeille de Flore ;* il ne connoît de l'automne que la *Couronne de Vertumne* et la *Corne d'Amalthée.* Les vents sont toujours dans la *Grotte d'Eole*, et les

plaines couronnées de moissons ne sont jamais que *le Domaine de Cérès*. Il ne voit partout que des Dryades et des Amadryades, et ces Dryades et ces Amadryades lui donnent de grandes distractions, car il ne voit rien autre chose dans la nature. Ses tableaux sont de véritables Traités de Mythologie, et sa description du printemps nous prouve qu'il connoît très-bien les *douze maisons du Soleil*, et qu'il a lu les Métamorphoses d'Ovide.

« Charmante Flore, s'écrie-t-il dans son » enthousiasme, *ah, que vous êtes intéressante!* » Il s'adresse ensuite au dieu du jour, puis à Cérès, puis à Pomone; il n'oublie point l'Aurore matinale ni le vieux Titon, qui s'afflige seul du renouvellement de la nature. Il passe ainsi tous les dieux en revue: il n'est aucune de ses phrases qui ne renferme, pour ainsi dire, une divinité; et son poëme est un véritable Olympe. L'auteur n'a pas même négligé d'invoquer le dieu Morphée, et nous convenons que le dieu Morphée n'est point déplacé dans

un Printemps où le lecteur ne peut cueillir que des pavots.

Lorsqu'on rassemble autant de divinités dans un poëme, on ne peut guères se dispenser de parler le langage des dieux ; nous allons examiner la prose de l'auteur. Il fait la description des arbres qui fleurissent au printemps. « Mêlant à leur laurier toujours » verd, nous dit-il, les fleurs les plus » suaves et les plus odorantes, l'oranger et » le citronier décorés par les soins de Po- » mone, font les délices de la belle Pro- » vence ; le pommier, remarquable par sa » régularité, semble un bouquet qu'elle » attache *au corset de la Nature.* » Cette dernière image est tout-à-fait neuve. Jusqu'ici les poëtes avoient donné des voiles à la nuit, des doigts de rose à l'aurore, une robe de verdure aux collines, une écharpe à Iris ; mais ils n'avoient point encore donné un corset à la nature. Cette phrase me rappelle la fin d'un couplet que tout le monde peut avoir entendu chanter au Vaudeville,

et dans lequel on célébroit le génie de Buffon :

Entre le cèdre et l'églantier,
Buffon assis sur la verdure,
Ecrivit son ouvrage entier
Sur les genoux de la nature.

Puisque les poëtes ont donné des genoux à la nature, il étoit nécessaire de la vêtir convenablement ; mais il nous semble qu'ils auroient dû commencer par lui donner des jupons. Au reste, nos poëtes, qui paroissent beaucoup aimer la *nature*, n'y tiennent guère que pour la rime. Ils l'invoquent, ils l'appellent sans cesse ; son nom est dans toutes leurs descriptions : elle n'est nulle part, et l'on peut dire que leurs poëmes sont remplis de l'absence de la nature.

Notre nouvel auteur professe un grand amour pour les nymphes. « Les nymphes, » dit-il, sont la plus belle production de la » nature. Ah ! qui ne sent pas son cœur

» s'enflammer aux tendres, aux innocens » sourires des nymphes, ne goûtera jamais » les plaisirs purs et célestes. Rivales de » Flore, qui pourtant se plaît à les embel- » lir et à les parer, elles charment les mor- » tels et les dieux ; elles excitent surtout » les désirs du dieu Pan, qui se plaît à » chanter pour elles. Dès que le dieu les » aperçoit, il sourit à travers la feuille nais- » sante, et fait danser les faunes et les syl- » vains au son de sa flûte agreste. » Ce langage est un peu usé, mais il n'en est pas moins nouveau pour les lecteurs modernes, qui n'ont jamais vu le dieu *Pan souriant sous la feuille naissante*, et faisant *danser les faunes et les sylvains ;* qui n'ont jamais senti leur cœur *enflammé aux tendres sourires des nymphes*, la plus belle *production de la nature*, et qui, par conséquent, ne goûteront jamais de *plaisirs purs et célestes*.

Nous ne rappellerons point ici les conseils que l'auteur donne aux nymphes ; il les invite à se défier de la malice de Pan, et à se faire accompagner de Diane, ce qui doit

donner à ses lecteurs une idée bien claire des beautés du printemps. En général, nos poëtes seroient bien punis, si la nature les prenoit au mot, et si elle leur donnoit des saisons comme celles qu'ils décrivent. Le printemps est ici comme ces personnages qui sont portés en triomphe, et qui disparoissent au milieu de la pompe dont ils sont entourés. Pour faire un contraste avec les scènes riantes qu'il a décrites, l'auteur imagine de mettre la discorde dans l'empire d'Eole, et de nous montrer les vents se déclarant la guerre. Les énormes joues d'Eole sont garnies de bombes qu'il lance d'un pôle à l'autre ; tous les vents sont sous les armes, et la nature, si on peut parler ainsi, est déclarée en état de siége. Il est impossible de n'être pas effrayé d'un pareil spectacle, et de n'avoir pas peur des bombes d'Eole. Que deviendra Flore, que deviendront les nymphes ! Elles deviendront ce qu'elles pourront ; mais il nous est impossible de nous en occuper davantage.

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Ici le lecteur est obligé d'abandonner l'Aurore *nationale*, la *blonde* Cérès, l'*intéressante* Flore à leur malheureux sort, et il se réfugie tout naturellement dans les bras de *Morphée*, que l'auteur invoque quelquefois dans un style bien fait pour plaire à cette divinité et pour attirer toutes ses faveurs.

Nous ne parlerons point du plan du poëme; l'auteur nous paroit irréprochable sur ce point; il a numéroté toutes ses idées, et il a fait placer un chiffre à chaque alinéa : nous avons compté 96 pensées dans le poëme des *trois Signes du Printemps*. On a jusqu'à présent consulté, pour le plan d'un ouvrage, Aristote et La Harpe, mais l'auteur a trouvé plus sûr de consulter Barême, et nous ne l'en blâmerons point; cependant, il faut le dire, on trouve encore quelque confusion dans ce Nouveau Printemps, quoique les règles de l'arithmétique y soient mieux observées que celles de la poésie; mais ce défaut est dû à ce que le poëme a été composé dans trois langues; il est souvent dangereux de vouloir paroître trop savant; on sait,

d'ailleurs, ce qui arriva à la Tour de Babel, dont les ouvriers parloient trop de langues à la fois. Le poëme des trois Signes du Printemps paroît être l'ouvrage d'une jeune demoiselle; nous lui reprocherons d'être trop savante, de connoître un peu trop les dieux; elle devroit s'en tenir aux grâces de son sexe, et se contenter, pour nous servir d'une expression de Fontenelle, d'*avoir autant d'esprit qu'une rose.*

M. Michaud.

CALISTE,

OU

LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE;

Par Madame DE CHARRIERE. — Nouvelle édition.

DE tous les romans, les meilleurs sont ceux qui nous font vivre avec les personnages mis en scène, qui font que nous nous oublions nous-mêmes sans nous en douter, et en pensant cependant continuellement à nous, parce que nous retrouvons dans le livre nos sentimens et peut-être notre vie. Ce genre d'intérêt, bien distinct de l'intérêt qu'inspirent des événemens tristes, des passions malheureuses, des caractères entraînans, existe au plus haut degré dans les romans de Richardson, et en particulier dans *Clarisse*. Le romancier anglais ne raconte pas,

il fait voir; il devient tour à tour Clarisse, Lovelace ou Belford, et ce n'est jamais lui qui parle : tous ces détails, que l'on appelle des longueurs, sont autant de traits qui ajoutent quelque chose à la vérité du tableau. Les détails font la vérité d'une description, d'une narration, d'un ouvrage; c'est à eux que madame de Charriere a dû le succès du roman que nous avons sous les yeux, ils font le mérite de la première partie : la seconde doit le sien au caractère de Caliste; caractère tracé avec un charme inexprimable, et attachant au-delà de toute expression.

Les deux parties sont presque indépendantes l'une de l'autre, et la dernière seule est finie. La première s'interrompt au plus bel endroit; j'en suis fâché, j'aimois beaucoup mademoiselle Cécile et le jeune lord qui lui faisoit la cour; j'aurois bien voulu savoir s'il a fini par l'épouser; s'il ne l'a pas fait, j'en suis fâché pour lui, il a manqué le bonheur, comme cela arrive à beaucoup de gens. Une jeune personne aussi jolie, aussi bonne, aussi douce, aussi bien élevée

que Cécile, doit rendre un mari fort heureux; et les principes qui ont dirigé son éducation me paroissent si sains, que je ne puis m'empêcher de les citer et de donner la mère de Cécile pour modèle. « Les tuteurs de ma fille, dit-elle, me tourmentent quelquefois sur son éducation; ils me disent et m'écrivent qu'une jeune fille doit acquérir les connoissances qui plaisent dans le monde, sans se soucier d'y plaire. Et où diantre prendra-t-elle de la patience et de l'application pour ses leçons de clavecin, si le succès lui en est indifférent? On veut qu'elle soit à-la-fois franche et réservée; qu'est-ce que cela veut dire? On veut qu'elle craigne le blâme sans désirer la louange; on applaudit à toute ma tendresse pour elle, mais on voudroit que je fusse moins continuellement occupé à lui éviter des peines et à lui procurer du plaisir. Voilà comme, avec des mots qui se laissent mettre à côté les uns des autres, on fabrique des caractères, des législations, des éducations et des bonheurs domestiques impossibles. »

Cécile, élevée par une mère si tendre et si sage, la récompense par une confiance sans bornes : aimée par un jeune lord qu'elle aime, elle s'abandonne à la direction de sa mère, qui ne désire rien tant que de la donner en mariage au jeune anglais, trop timide pour la demander. Les détails de leur amour sont pleins de grâce, de finesse et de vérité. Cécile et son amant ne sont point des êtres extraordinaires, et cependant ils inspirent un vif intérêt ; leurs sentimens sont si naturels, si simples! Ils jouent aux dames ensemble. Quand les dames ennuieront Cécile, le jeune lord dit qu'il aura de petits échecs. « Il ne voit pas, ajoute la mère, combien il est peu à craindre qu'elle s'ennuie. On parle tant des illusions de l'amour-propre ! cependant il est bien rare, quand on est véritablement aimé, qu'on croie l'être autant qu'on l'est. Un enfant ne voit pas combien il occupe continuellement sa mère ; un amant ne voit pas que sa maîtresse ne voit et n'entend partout que lui ; une maîtresse ne voit pas qu'elle ne dit pas un mot,

qu'elle ne fait pas un geste qui ne fasse plaisir ou peine à son amant. Si on le savoit, combien on s'observeroit, par pitié, par générosité, par intérêt, pour ne pas perdre le bien inestimable d'être tendrement aimé! »

J'espère que mademoiselle Cécile n'a point perdu ce bien inestimable; tous ceux qui prétendoient à sa main étoient de sottes gens: le petit lord dut l'emporter; d'ailleurs il étoit aimé, ses parens et son gouverneur étoient très-raisonnables; voilà d'excellentes raisons pour que leur mariage se soit fait, et quoique le livre n'en dise rien, je suis convaincu que Cécile et le jeune anglais font à présent le plus heureux ménage du monde.

S'il n'en étoit pas ainsi, ils auroient eu tort, et d'autant plus tort, qu'ils avoient sous les yeux un exemple frappant des chagrins auxquels on s'expose quand on laisse échapper le bonheur que l'on a sous la main. Le gouverneur du jeune lord avoit été aimé de Caliste. « Caliste étoit d'une extraction honnête et tenoit à des gens riches; mais une mère dépravée et tombée dans la misère,

voulant tirer parti de sa figure, de ses talens et du plus beau son de voix qui ait jamais frappé une oreille sensible, l'avoit vouée de bonne heure au métier de comédienne, et on la fit débuter par le rôle de Caliste dans *the Fair Penitent*, *la Belle Pénitente*. Au sortir de la comédie, un homme considérable alla la demander à sa mère, l'acheta pour ainsi dire, et partit avec elle pour le continent. » — A la mort de cet homme, la malheureuse Caliste sentoit toutes les douleurs de sa position : « Avant vous, disoit-elle à celui qu'elle aime, j'avois connu la reconnoissance et non l'amour ; je le connois à présent qu'il est trop tard, quelle situation que la mienne ! moins je mérite d'être respectée et plus j'ai besoin de l'être. Je verrois une insulte dans ce qui auroit été des marques d'amour ; au moindre oubli de la plus sévère décence, effrayée, humiliée, je me rappellerois avec horreur ce que j'ai été, ce qui me rend indigne de vous à mes yeux et sans doute aux vôtres; ce que je ne veux, ce que je ne dois jamais redevenir. Ah! je

n'ai connu le prix d'une vie et d'une réputation sans tache, que depuis que je vous connois. Combien de fois j'ai pleuré en voyant une fille, la fille la plus pauvre, mais chaste, ou seulement encore innocente, etc.! »

Cette douceur, ce repentir, cette tendresse donnent au caractère de Caliste un charme qu'on ne trouve point ailleurs ; et l'auteur a peint ce caractère avec un talent très-distingué : c'est l'Anglais lui-même qui raconte son histoire et celle de sa maîtresse : « Dans ses pensées, dans ses jugemens, dans ses manières, elle avoit, dit-il, je ne sais quoi qui négligeoit les petites considérations, pour aller droit aux grands intérêts, à ce qui caractérise les gens et les choses. Son âme et ses discours, son ton et sa pensée étoient toujours d'accord : ce qui n'étoit qu'ingénieux ne l'intéressoit point ; la prudence seule ne la détermina jamais, et elle disoit ne savoir pas bien ce que c'étoit que la raison ; mais elle devenoit ingénieuse pour obliger ; prudente pour épargner des chagrins aux autres, et elle paroissoit la raison même,

quand il falloit amortir des impressions fâcheuses, et ramener le calme dans un cœur tourmenté ou dans un esprit qui s'égaroit.... Elle avoit contracté je ne sais quelle réserve triste, qui tenoit tout ensemble de la fierté et de l'effroi; et si elle eût été moins aimante, elle eût pu paroître sauvage et farouche....»

Malheureusement le père de notre Anglais ne connoissoit de Caliste que ses erreurs ou ses torts : il s'opposa donc formellement au mariage de son fils; celui-ci fut foible, sans énergie ; lady Bethy lui fit des avances, l'amour-propre le rendit un moment moins sensible à l'attachement de Caliste ; elle en souffrit sans se plaindre. Il épousa lady Bethy ; et la pauvre Caliste, toujours aimante et malheureuse, traîna plusieurs années une existence qui n'avoit plus d'avenir. Elle eut cependant le bonheur de revoir encore une fois cet Edouard qu'elle aimoit et qui ne l'avoit point oubliée. Ne pouvant vivre avec lady Bethy, Edouard la quitta pour aller voyager sur le continent. Ce fut dans le courant de ce voyage qu'il reçut les dernières

lettres de Caliste, et qu'il apprit bientôt après la mort de celle qui l'avoit tant aimé, et dont il avoit si mal récompensé la tendresse.

Ce petit ouvrage, plein de sensibilité et de douceur, est écrit avec pureté et élégance. La mort de Caliste est touchante et simple comme son caractère; elle est triste comme sa vie. Nous n'appliquerons point ici les règles d'une morale sévère; il peut être dangereux de présenter des caractères aussi séduisans que celui de Caliste, parce qu'il est à craindre que tout jeune homme ne voie une Caliste dans la comédienne dont il sera amoureux. Mais lorsqu'on écrit avec tant de grâce et de charme, on se fait tout pardonner, même des erreurs, et il n'est personne qui n'en veuille à cet Edouard de ce qu'il n'eut pas la force de vaincre un préjugé, raisonnable presque toujours, mais sans fondement quand il s'agissoit de prendre Caliste pour épouse.

M. R.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

SUR QUELQUES PASSAGES

DU ROMAN NOUVEAU DE Mme. DE STAEL,

(Corinne)

Concernant les Arts.

Les lecteurs me sauroient, avec raison, mauvais gré, si j'entreprenois d'ajouter quelque chose au jugement qu'on a porté dans ce Petit Magasin, de l'ensemble du roman de Corinne. Je ne veux examiner de cette nouvelle création, que madame de Staël livre à nos disputes, que quelques passages touchant la peinture.

Les gens du monde qui n'ont point fait une étude approfondie du dessin, ou qu'une longue habitude d'observer les productions de cet art n'a point familiarisés avec le sen-

* H. 93-121

timent de ses beautés, ne cherchent dans un tableau que des souvenirs historiques, ou des sensations telles qu'ils ont coutume d'en éprouver à la vue d'un événement extraordinaire. Pour eux, la peinture est un art tout d'imagination, fort semblable à l'éloquence et à la poésie : ils en jûgent d'après les mêmes règles, ils en jouissent de la même manière, en parlent dans les mêmes termes: un tableau est une idylle, un poëme, une pensée profonde, une belle page d'histoire, ou quelquefois seulement un monument curieux des usages anciens ; ils attachent donc un grand mérite à l'invention ou au choix du sujet, à la multiplicité des détails, qui expliquent l'action et allongent le récit: ils aiment que les passions soient fortement indiquées, et leur inflexible érudition ne pardonne ni les erreurs de dates, ni les fautes contre le costume. Cependant il n'est pas nécessaire pour les satisfaire d'être un artiste fort habile : toutes ces choses peuvent se trouver réunies, même dans un mauvais tableau. Cette classe d'amateurs, la plus nom-

breuse de toutes, ne fait guère de différence de l'ouvrage excellent à l'ouvrage médiocre.

Mais pour l'artiste, pour le connoisseur, la peinture est, avant tout, un art d'imitation : le génie du peintre consiste dans le sentiment exquis de la beauté, et son talent dans la justesse du coup-d'œil et l'adresse de la main. Toutes les choses d'erudition et d'invention que les autres regardent comme le mérite principal et à peu près exclusif d'un tableau, les intéressent foiblement : ils attachent plus d'importance à la représentation des personnages qu'à celle des faits. Une seule figure isolée, sans nom, dont le souvenir ne se lie à aucun événement, sans action, sans passions qui l'agitent, si l'on veut dans l'état de sommeil, leur plaira souvent davantage qu'une grande composition historique. Une telle figure suffit pour charmer l'ami véritable de l'art, s'il y reconnoit les belles formes, les justes proportions, l'accord des parties, telles que la nature les auroit nécessairement ordonnées, et que ses lois nous les feroient voir dans cette

attitude prise au hasard parmi une multitude infinie d'autres combinaisons également possibles : s'il retrouve, enfin, dans ce personnage inconnu l'image de la figure harmonieuse de l'homme. La connoissance des difficultés que le peintre a eues à surmonter, la recherche des moyens qu'il a employés pour parvenir à cette imitation, sont encore un sujet de plaisir pour l'amateur délicat.

Ces différentes manières de juger des productions de l'art, ont long-temps partagé les artistes et les gens du monde ; et quand les premiers, séduits par les louanges des autres, se sont empressés de déférer à leur goût, quand ils se sont persuadés qu'ils pouvoient prétendre en toute occasion à la gloire du poëte et de l'historien, et qu'ils ne devoient point en rechercher d'autre, ce n'a plus été, parmi eux, qu'incertitude dans les moyens de succès, que confusion dans les jugemens : la décadence de l'art a suivi de près.

Corinne examine la peinture sous ces deux points de vue ; et contre l'usage de la plu-

part de ceux qui ont écrit sur les arts, elle en juge en artiste.

Loin d'encourager les peintres à tourmenter leur imagination pour inventer les sujets de leurs tableaux, elle les exhorte, s'ils veulent être entendus, à ne représenter que les traits d'histoire les plus simples et les plus connus; elle ne croit pas que les scènes dramatiques conviennent à la peinture, et pense que c'est surtout une grande témérité à celle-ci de se mesurer avec la haute poésie. Rien de plus judicieux que l'observation suivante : « C'est, dit-elle, subordonner la » peinture à la poésie, que de la consacrer à » des sujets traités par les grands poëtes; car » il reste de leurs paroles une impression » qui efface tout; et presque toujours les si- » tuations qu'ils ont choisies tirent leur plus » grande force du développement des pas- » sions et de leur éloquence, tandis que la » plupart des effets pittoresques naissent » d'une beauté calme, d'une expression » simple, d'une attitude noble, d'un mo- » ment de repos, enfin, digne d'être indé-

» finiment prolongé, sans que le regard s'en » lasse jamais. »

Corinne n'aime point les tableaux composés d'un très-grand nombre de figures : « Ce » genre, dit-elle, présente sans doute de » grandes difficultés, mais il donne moins » de plaisir. Les beautés qu'on y trouve » sont trop confuses ou trop détaillées. L'u- » nité d'intérêt, ce principe de vie dans les » arts, comme dans tout *, y est nécessai- » rement morcelé. »

Les sujets tirés de l'Écriture Sainte, que les anciens peintres ont traités si souvent, et avec un si grand succès, lui semblent, encore aujourd'hui, préférables à tous les autres, parce qu'ils sont plus universellement connus ; parce que le calme des sentimens religieux s'accorde très-bien avec les habitudes de la beauté, et que les émotions douces

---

* Il me semble que Corinne, lorsqu'elle juge les poëtes dramatiques, oublie trop ce grand principe, sans lequel rien n'est beau, pas même *le vrai*.

de la piété sont de tous les mouvemens de l'âme, ceux que la peinture exprime le mieux. Mais il faut qu'elle s'abstienne des scènes trop animées: le désordre des passions violentes et les convulsions de la douleur sont également déplacés dans un tableau. Sur ce point, Corinne ne fait pas grâce à Raphaël lui-même: elle le blâme d'avoir introduit un Possédé dans son tableau de la Transfiguration.

Corinne a dans sa galerie quelques-uns des tableaux les plus célèbres de l'école de France, aujourd'hui la première du monde: elle les examine, elle les juge suivant la doctrine que nous venons d'exposer. Nous hasarderons nos observations auprès des siennes.

Le vieux Brutus vient de rentrer dans sa maison après la condamnation de ses fils; il n'a point pénétré jusqu'à l'appartement où ses filles et sa femme attendent son retour et le récit de ce qui se sera passé au Forum; il s'est arrêté dans le vestibule: son âme, fatiguée de l'effort qu'elle vient de faire, s'est

laissée aller à une profonde tristesse ; sa raison, naguère si puissante, n'a plus de force que ce qu'il en faut pour prévenir les égaremens de la douleur. Dans ce même moment on rapporte les corps des deux condamnés : il ne peut les voir de la place où il est assis ; mais il entend les cris, et peut-être les plaintes de ses autres enfans et les reproches de leur mère, auxquels ce spectacle est venu tout-à-coup révéler le sort des deux frères.

Cette situation, on ne peut plus vraisemblable, est éminemment pathétique. L'esprit en saisit sans peine toutes les circonstances. « Vous auriez pu voir ce tableau, dit Co-» rinne à lord Nelvil, sans en deviner le » sujet. Et cette incertitude qui existe pres-» que toujours dans les tableaux historiques, » ne mêle-t-elle pas le tourment d'une » énigme aux jouissances des beaux-arts, » qui doivent être si faciles et si claires ? » Je crois, contre l'avis de madame de Staël, que ce tableau n'a pas besoin d'explication, pourvu que l'on connoisse l'événement prin-

cipal qui a dû produire cette scène : car cette connoissance est indispensable pour l'intelligence de toute scène muette; et le peintre peut et doit la supposer dans les spectateurs. Cependant cette situation si déchirante, cette scène si bien ordonnée pour l'imagination, présente, comme sujet d'une composition pittoresque, tant et de si graves inconvéniens, que le grand artiste qui en a conçu l'idée n'a pu lui-même les éviter tous.

Dans le récit, il y a unité d'action parfaite ; la douleur sombre et solitaire de Brutus et les emportemens du désespoir des femmes, sont des modifications d'un même sentiment qui se rapporte à un même objet. Mais Brutus seul au pied de la statue de Rome, dans un vestibule, et le groupe de trois femmes au désespoir, dans une pièce voisine, forment deux tableaux sur une même toile. Il ne suffit pas de l'accord des sentimens et de la pensée pour mettre les personnages d'une scène pantomime en rapport les uns avec les autres : la vue ne sau-

roit admettre l'unité d'action entre des gens qui agissent séparément, encore qu'ils s'occupent d'une même chose.

Brutus, sur lequel se porte le plus grand intérêt historique, étoit aussi pour le peintre une figure d'expression admirable: M. David l'a bien fait voir. Mais ce personnage est nécessairement placé dans un coin du tableau; et le groupe des femmes partage au moins avec lui les regards du spectateur. Cependant la large toile est vide au milieu; il faut aussi quelque temps de réflexion pour s'assurer que les trois femmes ne peuvent voir Brutus, en même temps qu'elles voient ce qui se passe derrière lui, dans le fond du tableau. Bien que ces défauts, inévitables dans le sujet donné, soient rachetés par de grandes beautés d'exécution, ils ne laissent pas de nuire à l'effet pittoresque.

C'est bien au Bélisaire de M. Gérard que Corinne a pu faire le reproche de n'être point un tableau intelligible, puisqu'on peut connoître tous les détails de la vie de ce général, et n'avoir cependant aucune raison

de se douter que ce soit lui que le peintre a voulu représenter. « Bélisaire, aveugle et » mendiant, est ainsi récompensé par son » maître ; et dans l'univers qu'il a con- » quis, il n'a plus d'autre emploi que de » porter dans la tombe les tristes restes du » pauvre enfant qui seul ne l'avoit point » abandonné. Cette figure de Bélisaire est » admirable, et depuis les peintres anciens, » on n'en a guère fait d'aussi belles. L'ima- » gination du peintre, comme celle d'un » poëte, a réuni tous les genres de malheur, » et peut-être même y en a-t-il trop pour la » pitié. Mais qui nous dit que c'est Béli- » saire ? » M. Gérard lui-même paroit en avoir jugé ainsi ; on peut croire que c'est pour obvier à cet inconvénient que, dans le dessin destiné à la gravure, il a ajouté un casque au costume de Bélisaire, dont rien, dans le tableau, ne révèle l'ancienne gloire ; mais cet accessoire, plus nuisible peut-être qu'utile à l'effet pittoresque du groupe, nous apprend seulement que ce vieillard fut un guerrier ; cela ne suffit

point encore pour l'intelligence du sujet; et pourtant cette scène, toute de l'invention de M. Gérard, est un sujet éminemment propre à la peinture, ainsi qu'on en peut juger par le parti que le peintre en a tiré.

Marius épargné par le Cimbre, semble d'abord un sujet on ne peut plus pittoresque; et il l'est en effet beaucoup, si l'on ne considère que la nature et l'action des deux personnages : en le méditant davantage, on trouve qu'il opposera toujours une difficulté insurmontable à ceux qui entreprendront de le traiter. Quelque grand caractère que l'artiste parvienne à donner à la figure de Marius, cette expression ne suffira jamais pour motiver la vénération et l'espèce de terreur qui s'empare du Cimbre; on sera porté à accuser le peintre d'être demeuré au-dessous de son sujet, sans penser que l'impression produite sur l'esprit du barbare par la présence de Marius, tenoit à une foule de circonstances indépendantes de l'as-

pect de celui-ci, et qu'il n'est pas au pouvoir de la peinture de représenter.

Le quatrième tableau que Corinne examine, est celui dans lequel M. Guérin a représenté Hippolyte accusé par Phèdre devant Thésée. Je transcris l'observation fine et délicate qu'elle fait sur le vice de ce sujet.

« Est-il possible, dit-elle, de supposer que » Phèdre, en présence d'Hippolyte, pût soutenir son mensonge; qu'elle le vît innocent et persécuté, et ne tombât point à » ses pieds? Une femme offensée peut outrager ce qu'elle aime en son absence; » mais quand elle le voit, il n'y a plus dans » son cœur que de l'amour : le poëte n'a » jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre » depuis que Phèdre l'a calomnié. *Le peintre* » *devoit les réunir pour rassembler, comme* » *il l'a fait, toutes les beautés des con-* » *trastes.* Mais n'est-ce pas une preuve qu'il » y a toujours une telle différence entre les » sujets poétiques et les sujets pittoresques, » qu'il vaut mieux que les poëtes fassent

» des vers d'après les tableaux, que les » peintres des tableaux d'après les poëtes ? »

Les opinions de Corinne sur la peinture, la sculpture, l'architecture, sont en général fort sensées : c'est que pour bien juger de ces arts, qui s'adressent à l'imagination par l'entremise des sens, il faut surtout être pourvu de sens délicats et faciles à émouvoir ; et cette qualité est éminente dans l'héroïne du dernier roman de madame de Staël : de là cet amour d'un doux climat, cette admiration inépuisable pour un beau ciel, pour cette ravissante musique que la nature semble avoir réservée à l'Italie : de là cette abondance de souvenirs, cette multitude d'émotions qui remplissent la vie de Corinne.

Cette grande sensibilité est une disposition précieuse, surtout dans l'auteur d'un ouvrage descriptif : aussi la partie descriptive est incomparablement la mieux traitée dans le roman de Corinne. On est généralement frappé du point de vue nouveau et brillant sous lequel madame de Staël a vu

l'Italie, de la vérité et de l'éclat des tableaux qu'elle trace du climat, des sites, des monumens, des pompes religieuses, des fêtes publiques, des usages de ce pays et de ce peuple, éternels sujets de souvenirs et de curiosité pour le reste du monde.

M. BOUTARD.

MUSIQUE.

DE LA MUSIQUE ITALIENNE.

Qui n'a pas entendu le chant italien ne peut avoir l'idée de la musique : les voix, en Italie, ont cette mollesse et cette douceur qui rappelle et le parfum des fleurs et la pureté du ciel. La nature a destiné cette musique pour ce climat : l'une est comme un reflet de l'autre. Le monde est l'œuvre d'une seule pensée, qui s'exprime sous mille formes différentes. Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le poëme du Purgatoire, rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps ; il lui demande un de ses airs délicieux, et les âmes ravies s'oublient, en l'écoutant, jusqu'à ce que leur gardien les rap-

pelle. Les Chrétiens comme les Payens ont étendu l'empire de la musique après la mort. De tous les beaux-arts, c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée, celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et change en entier la disposition intérieure. Ce qu'on a dit de la grâce divine, qui tout à coup transforme les cœurs, peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie; et parmi les pressentimens de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner.

La gaîté même que la musique *bouffe* sait si bien exciter n'est point une gaîté vulgaire qui ne dise rien à l'imagination. Au fond de la joie qu'elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable que les plaisanteries parlées ne sauroient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s'échapper à mesure qu'on l'éprouve, qu'une impression mélancolique se mêle à la gaîté qu'elle cause. Mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle

fait encore naître un sentiment doux. Le cœur bat plus vite en l'écoutant; la satisfaction que cause la régularité de la mesure, en rappelant la briéveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous, la vie est remplie, le sang coule rapidement, vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre, au-dehors de vous, les obstacles qu'elle rencontre.

La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre âme : quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme; elle a l'heureuse impuissance d'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation. La musique soulève doucement le poids qu'on a presque toujours sur le cœur, quand on est capable d'affections sérieuses et profondes, ce poids qui se confond quel-

quefois avec le sentiment même de l'existence, tant la douleur qu'il cause est habituelle. Il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression : car les paroles se trainent après les impressions primitives, comme les traducteurs en prose sur les pas des poëtes. Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée ; le regard de ce qu'on aime, long-temps attaché sur vous, et pénétrant par degrés tellement dans votre cœur, qu'il faut à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand : ainsi le rayon d'une autre vie consumeroit l'etre mortel qui voudroit le considérer fixement.

Madame DE STAEL.

SUR Mme. CATALANI.

On nous reproche avec raison de préférer nos théâtres au spectacle de la nature et du printemps. Le goût de la campagne est plus généralement répandu en Angleterre qu'en France. Les grands seigneurs de cette île opulente et jalouse n'ont point décoré sa capitale de ces palais magnifiques, de ces monumens pompeux, qui font de Paris la première ville du monde : ce n'est que dans leurs châteaux, dans leurs parcs, dans leurs jardins, qu'ils affectent de réunir, au milieu des champs, tout le luxe de la ville; toutes les jouissances des arts, tous les trésors de cette magnificence qui coûte tant de larmes et tant de sang aux peuples de l'Inde. Cependant ces Anglais, si passionnés pour le séjour de la campagne, et qui se vantent d'avoir réalisé, dans leurs maisons de plaisance,

cette belle description d'Eden, qui a immortalisé le plus grand de leurs poëtes, négligent aujourd'hui ces demeures enchantées, et passent les plus beaux jours du printemps sous le ciel nébuleux et mal-sain de Londres, pour y jouir d'un spectacle où rien ne leur appartient : car la musique, la danse, la peinture, sont des arts étrangers que l'Angleterre achète, à grands frais, par l'impuissance de les produire; et l'Opéra d'Hay-Market, qui, dans ce moment, fait les délices de sa capitale, doit tout son éclat à des danseurs français et à une cantatrice italienne.

On ne se souvient pas, à Londres, d'un succès pareil à celui de madame Catalani; elle y a débuté dans l'opéra de *Sémiramis*, et l'on croyoit, après l'avoir entendue, qu'une voix si brillante et si flexible, un chant si riche et si pur, dispensoient de tout autre talent. La surprise et l'admiration ont augmenté, quand elle s'est montrée, dans *Xercès*, actrice aussi intelligente, aussi passionnée que grande cantatrice : dès-lors, on a reconnu qu'elle étoit destinée à porter la

scène lyrique à son plus haut degré de perfection, par une réunion de talens dont on n'avoit pas encore vu d'exemple. L'année dernière, mesdames Storaci, Grassini et Billington chantoient sur le même théâtre. Toutes les trois sont au premier rang parmi les cantatrices, et madame Grassini joint à l'avantage d'une belle voix, une figure pleine d'expression et un talent dramatique très-distingué. L'administration du grand opéra de Londres a cru que madame Catalani seule remplaceroit ces trois chanteuses célèbres, et l'événement justifie ses espérances. Jamais elle n'a payé plus magnifiquement la réputation et le talent, et jamais sa libéralité n'a été mieux calculée et plus productive.

Outre quatre mille guinées de traitement annuel, et trois représentations à son bénéfice, qui lui en vaudront à peu près autant, madame Catalani est engagée pour quinze concerts. Elle chante deux airs, et reçoit deux cents guinées dans chaque soirée. Ces concerts, depuis long-temps établis par souscription, ont attiré successivement à Lon-

dres tous les *virtuoses* d'Italie, et les plus renommés n'avoient jamais eu plus de vingt-cinq guinées par concert. On peut juger, par cette seule différence, du succès de madame Catalani dans un pays où la valeur des beaux-arts, des talens, et même des hommes, se mesure sur la somme d'argent dont on les paye, et où l'esprit général de la nation se peint dans cette formule du langage : *Tel individu vaut tant de guinées.*

On a fait à madame Catalani les propositions les plus séduisantes pour aller passer quelque temps à Pétersbourg. Mais il n'est nullement probable qu'elle veuille se dérober de sitôt à l'enthousiasme qu'elle excite à Londres. Nous avons même quelques raisons de croire qu'après avoir rempli l'engagement qui la retient aujourd'hui, si utilement pour sa gloire et pour sa fortune, le souvenir de l'accueil qu'elle a reçu à Paris, l'emportera sur les brillantes illusions que le Nord pourroit lui offrir. Presque tous les peuples de l'Europe polie s'empressent d'accueillir les arts agréables, et sont jaloux d'attirer dans

leurs capitales un talent extraordinaire ; mais ils se croient quittes envers lui dès qu'ils l'ont enrichi. A Paris, on est moins magnifique ; mais on juge mieux et l'on aime davantage. Voilà pourquoi la France est, après l'Italie, la patrie adoptive des beaux-arts, même de ceux qu'elle cultive avec le moins de succès et de bonheur.

DEUX SONATES

POUR LA HARPE,

Avec accompagnement de violon ad libitum, *composées et dédiées à madame la princesse de Grassalkowich, née princesse d'Esthérazy,* par madame ZOE-DE-LA-RUE.

UN petit nombre de femmes ont jusqu'à ce moment essayé de vaincre les difficultés attachées à l'art de la composition musicale : le plus grand nombre d'entre elles ont préféré, avec raison peut-être, charmer par les grâces de l'exécution que de faire admirer en elles les progrès de la science : cependant il existe des exceptions honorables à cette règle presque générale, et l'œuvre que nous annonçons est l'une de celles que l'on peut citer avec le plus d'avantages.

Madame Zoë-de-la-Rue marque par son

talent d'exécution, et par celui de compositeur, le moment où le goût des amateurs paroît plus particulièrement redevenir favorable à un instrument trop long-temps négligé et qui reprend sensiblement faveur; nous voulons parler de la harpe, lyre des modernes, sans doute plus harmonieuse et plus touchante que celle dont on nous redit tant de prodiges. S'il est une circonstance où une femme douée de beaucoup de grâces semble se parer d'une grâce nouvelle, c'est sans doute lorsque ce bel instrument anime ses traits, ennoblit sa pose, et développe sa taille. Le piano offre toutes les ressources imaginables à la science musicale, et peut-être a desservi l'art en secondant trop les progrès de la science. La harpe parle à l'âme en charmant l'oreille, et elle sera toujours préférée par les personnes véritablement sensibles aux charmes de l'harmonie. Quel instrument se marie mieux à la voix et se mêle mieux aux cantiques sacrés? Que Nadermann ou Dalvimare le fasse résonner, et que Duvernoi l'accompagne du cor dont il

semble avoir aplani toutes les difficultés, peut-on rien entendre de plus suave, de plus mélodieux, on pourroit dire de plus divin, et ne seroit-ce pas en entendant de pareils accords qu'on pourroit croire que Cécile brisa les siens? On trouve qu'il a des inconvéniens inséparables de sa forme et de son organisation; mais il est à remarquer que les inconvéniens cessent d'être très-incommodes, lorsqu'un usage constant et une étude suivie de cet instrument l'entretiennent sans interruption dans l'état d'accord et de conservation auquel il faut veiller. Il est d'ailleurs comme tous les autres, qu'on ne met que difficilement en état d'être touchés quand on n'y touche presque jamais.

L'œuvre que nous annonçons est le second de son auteur. Ce début annonce les plus heureuses dispositions, une connoissance parfaite de l'art et du mécanisme de l'instrument, et des combinaisons qui lui sont les plus favorables. Le sentiment d'une mélodie pure, un style agréable, et qui n'est pas hérissé d'inextricables difficultés. De

tels essais méritoient déjà beaucoup d'éloges: un tel talent veut être cultivé; encore quelques pas, et l'auteur peut toucher un but que tant d'autres ont vainement essayé d'atteindre.

LETTRES SUR LA MUSIQUE,

PAR MADAME CŒDÈS.

Sous le simple titre de Lettres sur la Musique, cet ouvrage est un cours complet de cet art. Il consiste en quatre lettres : la première est une sorte d'avant-propos qui en indique le but ; dans la seconde, on trouve, comme dans tous les solféges, les principes de la musique proprement dite ; et ces principes y sont non-seulement expliqués avec concision et clarté, mais ils y sont encore définis. La troisième lettre est un traité complet d'harmonie : le nom des accords qui la constituent, la manière dont ils se forment les uns des autres, et celle de les employer, soit en écrivant, soit en accompagnant sur le piano, y sont expliqués de sorte à ne rien laisser à désirer sur cette partie de la science musicale ; enfin, la quatrième lettre ren-

ferme les vrais principes du doigté du piano, la marche à suivre pour former de bons élèves, et l'art de préluder sur cet instrument, ce qu'on ne trouve nulle part.

Ce livre, à la portée de tout le monde, par la modicité de son prix, et accompagné de soixante-quinze exemples gravés pour l'intelligence des préceptes qui y sont développés, ne peut qu'être d'une grande utilité aux jeunes gens, en général, qui étudient la musique, et aux personnes qui se destinent à l'enseignement de cet art.

NÉCROLOGIE.

Madame Cottin.

Assez d'autres ont parlé de ses ouvrages et de son talent ; assez d'autres en parleront encore : chacun peut en être juge, et les succès qui l'ont prouvé, succès dont elle se soucioit si peu, lui sont encore plus indifférens à cette heure qu'ils ne l'ont jamais été. C'est de son caractère, de ses vertus que je veux parler, c'est madame Cottin que ses amis regrettent, et non l'auteur de *Mathilde* ou de *Malvina* ; c'est elle que le public doit connoître après avoir admiré ses écrits.

Le trait le plus frappant du caractère de madame Cottin étoit l'oubli de soi-même. Dévouée à ses parens et à ses amis, elle ne croyoit pas qu'il lui fût permis de songer un instant à elle seule, et cela ne lui eût pas même été possible. Le temps qu'elle mettoit à s'occuper du bonheur des autres ne lui laissoit pas

celui de s'occuper du sien; toute sa vie a été ainsi un long acte de dévouement, et d'un dévouement aussi profond qu'aimable, aussi doux qu'énergique : sa bonté n'obligeoit point à la reconnoissance; elle donnoit beaucoup et ne demandoit rien : « Dieu, disoit-elle, s'est réservé le plus beau des droits, celui de payer la vertu. »

Ce désintéressement lui donnoit une douceur aussi attachante que rare, parce qu'elle sembloit s'en faire un plaisir et non un devoir; elle avoit de la joie à céder et du contentement à ne blesser personne : un sentiment vindicatif n'entra jamais dans cette âme, pour qui les choses personnelles n'étoient rien; et la bienveillance qui présidoit à toutes ses paroles, à toutes ses actions, répandoit sur elle un charme que ceux qui vivoient auprès d'elle pouvoient seuls apprécier.

Rien n'a pu altérer cette bonté parfaite : elle triomphoit des douleurs les plus aiguës pour animer le regard de la malade d'une reconnoissance aimable et douce : « Je suis

heureuse, disoit-elle, d'avoir de tels amis pour me soigner.» Elle n'a jamais cessé d'être résignée, et sa résignation étoit sans efforts, comme toutes ses vertus.

Elle étoit aussi peu exigeante en fait d'esprit que pour tout le reste; elle se trouvoit bien avec des gens médiocres, et ne s'apercevoit même pas de sa supériorité : si elle l'avoit aperçue, elle en auroit été embarrassée. Aussi faisoit-elle oublier aux autres et son mérite et son talent. J'ai vu plusieurs personnes, intimidées, avant de la connoître, par sa réputation, se rassurer bientôt vis-à-vis d'elle, et ne plus songer à la femme supérieure qu'elles venoient admirer, pour ne plus voir que la femme bonne et sensible, qu'elles finissoient toujours par aimer.

En général, elle causoit peu et écoutoit peu la conversation : souvent distraite et préoccupée, elle avoit l'air de se croire seule au milieu d'une société nombreuse; elle vivoit avec elle-même, quand elle ne vivoit pas pour les autres : si elle se trouvoit avec quelques amis, si l'entretien lui offroit de

l'intérêt, elle s'animoit, parloit avec force et portoit dans tous ses discours cette éloquence du cœur, cette sensibilité vraie qui respirent dans tous ses écrits.

Profondément religieuse, elle l'étoit avec une tendresse, un abandon qui lui étoient propres : son âme tenoit au ciel comme à sa patrie, à Dieu comme à son père, au Christ comme à son modèle et à son sauveur. Liée d'amitié avec feu M. Mestresat, pasteur du saint évangile, elle ressentit douloureusement sa perte, et comme si elle eût prévu qu'elle devoit le suivre de près, elle manifesta le désir d'être ensevelie à ses côtés quand elle ne seroit plus. Heureuse la place où ces deux êtres reposent ! ils n'ont laissé en mourant que des souvenirs doux et précieux ; ils n'ont emporté que des espérances consolantes et glorieuses. Lorsqu'en partant pour l'éternité, on peut jeter sans crainte ses regards en arrière et au-devant de soi, la route n'est ni difficile ni cruelle ; les regrets et les larmes sont pour ceux qui restent.

M. F.

Madame Scio.

Madame Scio étoit l'une de nos premières cantatrices. Depuis long-temps attaquée d'une maladie *qui pardonne rarement*, une phthisie pulmonaire, elle étoit condamnée par tous les médecins ; et il est d'autant plus étonnant qu'elle ait retardé si long-tems le terme de sa carrière, que malgré l'état d'épuisement physique dans lequel elle étoit tombée, et qui nécessitoit les ménagemens les plus délicats, cette femme trop courageuse ne savoit se refuser aucune des jouissances de la vie ; il est vrai qu'elle ne négligeoit non plus aucun des devoirs de son état, quelque pénibles qu'ils pussent être ; et qu'on l'a vue plus d'une fois contrainte de quitter la scène par des hémoptysies (vomissemens de sang) qui effrayoient tout le monde, excepté elle. Elle reparoissoit un moment après, et recommençoit intrépidement le terrible air de bravoure que son accident l'avoit forcée d'abandonner, et dont le public, encore effrayé,

lui auroit volontiers demandé le sacrifice.

Ce fut à l'époque où le théâtre de Feydeau s'établit, que madame Scio, attachée jusque-là au théâtre de Molière, dont son mari avoit dirigé l'orchestre, trouva l'occasion de faire connoître sa belle voix. Les rôles qui lui firent le plus de réputation sont ceux de *Juliette* dans l'opéra de *Roméo*, de *Calypso* dans *Télémaque*, et de *Léonore* dans l'*Amour conjugal*; mais les airs de Calypso étoient écrits si haut, et d'une exécution si fatigante, que beaucoup de personnes attribuèrent aux efforts surnaturels qu'elle fit pour les chanter, le délabrement de sa foible poitrine.

Ce que l'on admiroit le plus dans le talent de cette cantatrice, c'étoit le timbre flatteur et la superbe étendue de sa voix, la pureté parfaite de son chant, et l'accent dramatique dont elle savoit toujours l'embellir; cet accent pénétroit le cœur. On rapporte que M. *Steibelt*, entouré à Londres des plus célèbres cantatrices de la troupe italienne, et faisant répéter une de ses compositions, s'écrioit à chaque instant: *Où est madame Scio?* En

effet, si le bel opéra de *Roméo et Juliette* avoit obtenu à Paris de si grands succès, le talent de madame Scio n'y avoit peut-être pas moins contribué que le mérite même de l'ouvrage.

Comme actrice, elle n'étoit guère moins digne d'éloges. Elle avoit du feu, de la sensibilité, de l'enthousiasme ; mais accoutumée à ces opéras demi-tragiques dont se composoit dans l'origine le répertoire du théâtre Feydeau, elle avoit contracté l'habitude d'une déclamation un peu ampoulée, et ne plioit que difficilement son talent au ton simple et naturel de l'opéra comique. Nous l'avons pourtant vue jouer avec beaucoup d'esprit et de gaîté le rôle du petit *Sarpe-Jeu* dans le *Petit Matelot*, et quelques autres de cette espèce.

Quoique depuis plusieurs mois madame Scio ne fût plus que l'ombre d'elle-même, sa perte sera très-difficile à réparer, et l'on peut dire que ses dernières étincelles ont encore éclipsé, par leur mourant éclat, tous

les talens ou prétendus talens qui aspiroient à la remplacer.

Mademoiselle Desrosiers.

Mademoiselle Duval Desrosiers, actrice du Théâtre Français, qui vient de mourir à la suite d'une longue maladie du pylore, étoit âgée d'environ trente-deux ans. Ce n'est point un vain protocole de nécrologie que de dire qu'elle laisse après elle de grands regrets : il n'est pas un de ses camarades qui n'ait versé des larmes sincères en recevant la nouvelle de sa mort, et pas un qui ne raconte d'elle plusieurs traits de sensibilité faits pour honorer sa mémoire.

Elle étoit au théâtre depuis l'âge de dix-sept ans : elle joua alternativement à Paris et en province. On l'a vue au grand Théâtre National, rue de Richelieu, en 1793, remplir avec succès les rôles d'amoureuses dans la comédie et dans le drame ; puis à l'Odéon, au théâtre de Feydeau, à celui de Louvois ;

et enfin, après un intervalle de quelques années au Théâtre Français, où elle a été reçue pour remplacer mademoiselle Mars aînée dans l'emploi des grandes coquettes.

Cette actrice étoit assez belle de taille et de figure; son talent, qui avoit peu d'effet, se faisoit estimer des connoisseurs par une grande exactitude; si elle avoit eu autant de moyens physiques et de hardiesse que d'intelligence et de sensibilité, ses succès auroient égalé ceux des plus grandes comédiennes; mais une teinte de mélancolie, effet naturel du délabrement de sa santé, se répandoit continuellement sur sa physionomie, et l'empêchoit de faire ressortir dans tout leur éclat les nuances vives et brillantes. Elle n'entroit jamais sur la scène qu'en tremblant.

De tous les rôles qu'elle a joués, ceux du drame étoient les plus analogues à son genre de talent. Elle excelloit surtout dans les pièces de Lachaussée, et nous l'avons vue remplir d'une manière très-distinguée le rôle de la *Gouvernante*.

Mademoiselle CAROLINE.

Le Théâtre des Variétés du Panorama vient de faire une perte irréparable dans la personne de mademoiselle Caroline, première actrice de ce théâtre, dont la voix si pure, si brillante et si légère, a fait pendant dix ans la fortune des Variétés-Montansier, palais du Tribunat.

Cette charmante cantatrice, qui n'étoit point née pour suivre la carrière du théâtre, après avoir obtenu les plus brillans succès dans des concerts particuliers et surtout au dernier *concert spirituel*, débuta par les soins de feu Patrat, au théâtre des Variétés, Palais-Egalité, alors sous la direction de Neuville et Montansier, dans *l'Oracle*, comédie de St.-Foix, à laquelle on a ajouté un morceau de chant qu'elle exécuta de manière à enlever tous les suffrages. Depuis ce moment, tous ses pas furent marqués par des succès. On sait avec quel perfection elle joua la Servante Maîtresse, Corine, dans *le Roi*

Théodore à Venise, *la Mélomanie*, Rosine du *Barbier de Séville*, etc. etc. ; et depuis, on n'a pas oublié qu'elle fit courir tout Paris, dans les *Amans Prothées*, pièce que Patrat fit pour elle, et dont elle fit le succès. Elle obtint une égale faveur dans beaucoup d'autres ouvrages qu'il seroit trop long de détailler. Elle doit laisser à ce théâtre de longs souvenirs et d'éternels regrets.

Cette jeune actrice, qui jouoit avec beaucoup d'esprit et d'intelligence, doit la réputation qu'elle s'est acquise surtout à sa manière de chanter ; et sa voix que l'on se plaisoit à comparer à celle du rossignol, en avoit toute la fraîcheur et la flexibilité. A l'époque de ses débuts et depuis, l'administration de Feydeau fit de nombreuses démarches pour lui faire signer un engagement, mais des raisons particulières la firent rester au théâtre sur lequel elle avoit débuté.

Mlle. Caroline n'étoit pas moins bien partagée du côté des qualités que du côté des talens. Elle étoit douce, bienfaisante, modeste, et n'a jamais tiré vanité d'un talent

dont elle auroit pu se montrer fière. Elle avoit le malheur d'être sensible, et c'est à cette vertu si rare qu'elle doit la maladie dont elle est morte. Elle quitte ce monde escortée des regrets de ses camarades et de tous ceux qui ont eu l'avantage de la connoître.

CATALOGUE

DES OUVRAGES COMPOSÉS PAR DES DAMES, ou relatifs aux Dames, et publiés dans l'année 1807.

MORALE, ÉDUCATION.

Le Rudiment des Dames, par M. P. G. Galimard, professeur de Grammaire générale, d'Ecriture et de Calcul. Seconde édition, considérablement augmentée. 1 vol. *in*-12. Prix : 1 fr. 80 c. A Paris, chez *Le Normant*, rue des Pretres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

L'Ecole des jeunes Demoiselles, par M. l'abbé Reyre ; 2 vol. *in*-12. A Lyon, chez Rusaud et Comp., rue Mercière.

Leçons de Mythologie, ou Lettres à Madame ***, par M. Ch. de Courcelles ; 1 vol. 3 fr.

BELLES-LETTRES.

FABLES, CONTES, IDYLLES.

L'Heptaméron, ou Contes de la Reine de Navarre. Nouvelle édition, ornée de 75 jolies gravures; 8 vol. A Paris, chez *Duprat-Duverger*, rue des Grands-Augustins, n°. 21.

Idylles, ou Contes champêtres; par Madame PÉTIGNY LEVESQUE. Troisième édition, augmentée de plusieurs morceaux traduits de l'italien de Labindo et de Pindemonte. 2 vol. *in*-18; 2 fr. A Paris, chez *Allais*, libraire, rue du Battoir, n°. 26.

Fables nouvelles en vers, divisées en neuf livres; seconde édition, revue, corrigée et augmentée de trois livres. Par Madame JOLIVEAU. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur. 2 vol. *in*-18; 3 fr. 60 c.

Les trois Signes du Printems, par Made-

moiselle..... Troisième édition. 1 vol. *in*-18; 1 fr. 50 c. A Paris, chez *Lefèvre*, rue Haute-Feuille, n°. 16.

Contes dans un nouveau genre, pour les enfans qui commencent à lire; par Madame ***. A Paris, chez *Gabriel Dufour*, rue des Mathurins St.-Jacques, n°. 7.

ROMANS.

Corinne, ou l'Italie; par Madame DE STAEL HOLSTEIN. 2 vol. *in*-8°.; 12 fr. A Paris, à la Librairie stéréotype de *Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n°. 15.

La Cour de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV; par Madame GACON-DUFOUR, membre de plusieurs Sociétés savantes et d'agriculture. 2 vol. *in*-8°., 9 fr.; chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur.

Caliste, ou Lettres de Lausanne; par Madame DE CHARRIÈRE. Nouvelle édition. A Genève, chez *Paschoud*, Imprimeur-Li-

braire ; et se trouve à Paris, chez tous les Marchands de Nouveautés.

Suite des Souvenirs de Félicie L***., par Madame de Genlis ; 1 vol. *in*-12, 2 fr. 50 c. A Paris, chez *Maradan*, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

Du Roman historique et d'Aristomène, traduit d'Auguste Lafontaine, par Madame DE MONTOLIEU. Seconde édition ; 2 vol. *in*-12. A Paris, chez tous les Marchands de Nouveautés.

Julie, ou J'ai sauvé ma Rose ; par Madame DE C...., avec cette épigraphe :

La mère en défendra la lecture à sa fille.

2 vol. *in*-12. A Hambourg ; et se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Henri Saint-Léger, roman traduit de l'anglais de Henry Siddons, par Madame P*** ; 3 vol., 5 fr. A Paris, chez *Dentu*, rue du Pont de Lodi, n°. 3.

Charles et Léontine, par Mademoiselle

M.....; 2 vol. A Paris, chez *Frechet*, rue du Petit-Lion Saint-Sulpice, n°. 21.

L'Hôtel garni, ou les Scènes de la vie; par Madame Surville. 2 vol. *in*-12, 3 fr. A Paris, chez *Chaumerot*, Palais du Tribunat, première Galerie de bois, n°. 188.

Leonora, par Miss Edgeworth, auteur du Traité d'éducation pratique, de Bélinde, etc.; traduit de l'anglais, par C*** C***. 3 vol. *in*-12, 5 fr. A Paris, chez *Dentu*, rue du Pont de Lodi, n°. 4.

Le Duc de Lauzun, par Madame de S...y. 2 vol. *in*-12, 4 fr. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

ÉPISTOLAIRES.

Lettres portugaises, nouvelle édition, avec les Imitations en vers par Dorat. 1 vol. *in*-12. A Paris, chez *Delance*, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Lettres de Christine, reine de Suède, et

de Marie Stuart, reine d'Écosse, et d'Élisabeth, reine d'Angleterre ; 3 vol. *in*-12, 10 fr. A Paris, chez *Léopold Collin*, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

Lettres sur la Musique, par madame Cœdès ; 1 vol. cartonné, 5 fr. A Paris, chez l'Auteur, rue de Surène, n°. 6.

MÉLANGES.

De l'Amour, considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des sexes, par M. de Senancour ; 1 vol. *in*-12. A Paris, chez *Cérioux*, Libraire, quai Voltaire, n°. 17.

Dictionnaire d'Amour, 1 vol. *in*-12, *jolie figure*, prix : 3 fr. A Paris, chez *Chaumerot*, Libraire, palais du Tribunat, première galerie de bois, n°. 188.

Le Guide des Mères, ou Manière d'allaiter, d'élever, d'habiller les enfans, de diriger leur éducation morale, et de les traiter de la petite-vérole, par Hugh Smith, mé-

decin; traduit de l'anglais sur la 6e. édition, par Théodore-Pierre BERTIN ; 2e. édition, 1 vol. *in*-12, 1 fr. 50 cent. A Paris, chez *Dentu*, rue du Pont de Lodi, n°. 3.

Quelques mots sur le beau Sexe et sur ses détracteurs, par J. M. MOSSÉ, suivis des Prémices poétiques du même auteur. A Paris, chez l'Éditeur, rue Marceau-St.-Honoré, n°. 22.

TABLE.

AUGUSTE B. E. (madame).
Stances, *Pag.* 55

BOUTARD (M.)
Sur quelques passages du roman nouveau de madame de Staël, concernant les Arts, (Corinne) 150

CONDORCET (madame de).
Parallèle de Voltaire et de J. J. Rousseau, 47

FÉLETS (M. de).
Corinne ou l'Italie, par madame de Staël Holstein, 93

GAILLARD (M.)
Sur madame de Sévigné, 52

LE BRUN (M.)
Mon Ultimatum aux Femmes auteurs, 29

MICHAUD (M.)
Les Trois Signes du Printems, par mademoiselle.... 130

MONTJOIE (M.)
Fables nouvelles en vers, par madame A. Joliveau, *Pag.* 84

R. (M.)
Caliste, ou *Lettres écrites de Lausanne*, par madame de Charriere, 141

RIVAROL (feu).
Vers à une jeune ignorante, 50

Une Abonnée.
Réponse aux vers précédens, 51

ROCHES (madame des).
La Rose, idylle, 7

ROUSSEL (feu le docteur).
Sur madame Roland, 1

STAEL (madame de).
De la Musique italienne, 165

VANNOZ (madame de).
Réponse aux vers de Le Brun intitulés : Mon dernier mot sur les Femmes poëtes, 25

VICTOIRE SARRAZIN DE MONTFERRIER (mademoiselle).
*Epître à mademoiselle de St.-P****, 65

A. L. VILLETERQUE (M.)

Des Livres élémentaires à l'usage des Mères, Pag. 67

L'Heptaméron ou *Contes de la Reine de Navarre*, 75

VIOT (feue madame).

La Présidente de Tourvelle à Valmont, romance, 45

ANONYMES.

Sur Ninon Lenclos, Pag. 10

Essai sur la Politesse des Mœurs, 31

Du Duc de Nivernois, comme fabuliste, par mademoiselle ***, 56

Réflexions d'une Femme sur le Recueil de Maximes de M. D. L**. 122

Sur madame Catalani, 169

Deux Sonates pour la Harpe, 174

Lettres sur la Musique, par madame Cœdès, 178

NÉCROLOGIE.

Madame COTTIN, 180

Madame Scio, *Pag.* 184
Mademoiselle Desrosiers, 187
Mademoiselle Caroline, 189

Catalogue *des Ouvrages composés par des Dames, ou relatifs aux Dames, et publiés* dans l'année 1807, 192

CALENDRIER

POUR L'ANNÉE 1808,

IVe. DE L'EMPIRE.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime, le 14 février.
Cendres, le 2 mars.
Pâques, le 17 avril.
Rogations, les 23, 24 et 25 mai.
L'Ascension, le 26 mai.
Pentecôte, le 5 juin.
Trinité, le 12 juin.
Fête-Dieu, le 16 juin.
L'Avent, le 27 novembre.

Nota. Les Fêtes conservées sont: la *Toussaint, Noël, l'Ascension* et *l'Assomption.* Les Fêtes patronales et autres, sont remises aux Dimanches suivans.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'Or. . . .	4	Indiction Rom. . .	11
Cycle Solaire. . . .	25	Lettres Dominic.	CB
Épacte.	III		

QUATRE-TEMPS.

Mars, les 9, 11 et 12.
Juin, les 8, 10 et 11.
Septembre, les 21, 23 et 24.
Décembre, les 14, 16 et 17.

SAISONS.

Le Printemps, le 20 mars.
L'Été, le 21 juin.
L'Automne, le 23 septembre.
L'Hiver, le 21 décembre.

ÉCLIPSES.

Il y aura cette année cinq Eclipses, trois de Soleil et deux de Lune.

Le 10 mai, éclipse de Lune, à 3 h. 43 min du matin, invisible à Paris.

Le 24 mai, éclipse de Soleil

Le 19 octobre, éclipse de Soleil.

Le 3 novembre, éclipse de Lune; le commenc. sera visible à Paris, à 6 h. 44 m. du mat

Le 18 novembre, éclipse de Soleil.

DÉPART DES COCHES D'EAU.

Port Saint-Paul.

Départ de Paris.	*Arrivée à Paris.*
Nogent, dimanche.	Briare, dimanche.
Briare, mardi.	Montereau, lundi.
Montereau, jeudi.	Corbeil, mardi.
Corbeil, vendredi.	Nogent, jeudi.

Port Saint-Bernard.

Sens, lundi.	Auxerre, mercredi e samedi.
Auxerre, mercredi et samedi.	Sens, vendredi.

Les Coches partiront de Paris à 8 heures du matin dans l'hiver; et dans l'été à 7 heures précises du matin.

JANVIER. *Signe,* ♒ le Verseau.

Les jours croissent de 19 *m. le mat. et* 19 *le s.*

1	vendr.	Circoncision.	
2	sam.	s. Basile, Ev.	
3	*dim.*	*ste. Geneviève.*	
4	lundi.	s. Rigobert.	
5	mardi.	s. Siméon Stil.	☽ Pr. Q. le
6	merc.	Epiphanie.	5, à 9 h. 5
7	jeudi.	s. Théau, or.	m. du soir.
8	vendr.	s. Lucien.	
9	sam.	s. Pierre, év.	
10	*dim.*	s. Paul.	
11	lundi.	s. Hygin, p.	
12	mardi.	s. Arcade, m.	
13	merc.	B. de N. S.	☉ Pl. L. le 13,
14	jeudi.	s. Hilaire, d.	à 3 h. 40 m.
15	vendr.	s. Maur, ab.	du soir.
16	sam.	s. Guillaume.	
17	*dim.*	s. Antoine.	
18	lundi.	Ch. de s. P à R.	
19	mardi.	s. Sulpice.	
20	mercr.	s. Sébastien.	☾ D. Q. le 20,
21	jeudi.	ste. Agnès.	à 11 h. 16 m.
22	vendr.	s. Vincent.	du matin.
23	sam.	s. Ildefonse.	
24	*dim.*	s. Babylas.	
25	lundi.	Conv. S. Paul.	
26	mardi.	ste. Paule.	
27	merc.	s. Julien.	⊙ N. L. le 27,
28	jeudi.	s. Cyrille.	à 4 h. 18 m.
29	vendr.	s. Franç. de S.	du soir.
30	sam.	ste. Bathilde.	
31	*dim.*	s. Pierre Nol.	

FÉVRIER. *Signe,* ☌ les Poissons.

Les jours croissent de 44 m. le mat. et 45 le s.

1	lundi.	S. Ignace.	
2	mardi.	PURIFICATION.	
3	mercr.	s. Blaise.	
4	jeudi.	s. Philéas.	☽ Pr. Q. le 4, à 6 h. 40 m. du soir.
5	vendr.	ste. Agathe.	
6	sam.	s. Vast.	
7	*dim.*	s. Romuald.	
8	lundi.	s. J. de Matha.	
9	mardi.	ste. Appoline.	
10	mercr.	ste. Scholastiq.	
11	jeudi.	s. Séverin.	
12	vendr.	s. Melece.	☉ Pl. L. le 12, à 4 h. 2 m. du mat.
13	sam.	Les 5 Plaies.	
14	*dim.*	*Septuagésime.*	
15	lundi.	s. Valentin.	
16	mardi.	s. Onésime.	
17	mercr.	s. Sylvain.	
18	jeudi.	s. Siméon.	☾ D. Q. le 18, à 7 h. 56 m. du soir.
19	vendr.	s. Eucher.	
20	sam.	s. Faustin.	
21	*dim.*	*Sexagésime.*	
22	lundi.	Ch. s. P. à Ant.	
23	mardi.	s. Damien.	
24	mercr.	s. Mathias.	
25	jeudi.	s. Flavien.	
26	vendr.	s. Alexandre.	☉ N. L. le 26, à 8 h. 52 m. du matin.
27	sam.	ste. Honorine.	
28	*dim.*	*Quinquagésime*	
29	lundi.	s. romain.	

MARS. *Signe*, ♈ le Bélier.

Les jours croissent de 52 m. le mat. et 52 le s

1	mardi.	s. Aubin, év.	
2	mercr.	*Cendres.*	
3	jeudi.	ste. Cunégonde.	
4	vendr.	s. Casimir.	
5	sam.	s. Drausin.	☽ P. Q. le 5,
6	1 *dim.*	*Quadragésime.*	à 2 h. 4 m.
7	lundi.	ste. Perpétue.	du soir.
8	mardi.	s. Jean de Dieu	
9	mercr.	*Quatre-temps.*	
10	jeudi.	s. Doctrovée.	
11	vendr.	40 Martyrs.	
12	sam.	s. Pol, évêque.	☾ Pl. L. le 12,
13	2 *dim.*	*Reminiscere.*	à 2 h. 30 m.
14	lundi.	s. Lubin.	du soir.
15	mardi.	s. Longin.	
16	mercr.	s. Abraham.	
17	jeudi.	ste. Gertrude.	
18	vendr.	s. Alexandre.	
19	sam.	s. Joseph.	☽ D. Q. le 19,
20	3 *dim.*	*Oculi.*	à 6 h. 2 m.
21	lundi.	s. Benoît.	du matin.
22	mardi.	s. Paul, év.	
23	mercr.	s. Victorin.	
24	jeudi.	s. Simon, m.	
25	vendr.	ANNONCIATION.	
26	sam.	s. Ludger.	
27	4 *dim.*	*Lætare.*	☉ N.L. le 27,
28	lundi.	s. Gontrand.	à 2 h. 20 m.
29	mardi.	s. Eustache.	du matin.
30	mercr.	s. Rupert.	
31	jeudi.	s. Acace, év.	

AVRIL. *Signe*, ♉ le Taureau.

Les jours croissent de 51 m. le mat. et 51 le s.

1	vendr.	s. Hugues, év.	
2	sam.	s. Franç. de P.	
3	5 *dim.*	*Passion.*	
4	lundi.	s. Ambroise.	☽ Pr. Q. le 4, à 5 h. 37 m. du mat.
5	mardi.	s. Vincent.	
6	mercr.	s. Prudence.	
7	jeudi.	s. Vincent F.	
8	vendr.	s. Romuald.	
9	sam.	ste. Marie Eg.	
10	6 *dim.*	*Rameaux.*	☾ Pl. L. le 10, à 11 h. 35 m. du soir.
11	lundi.	s. Léon, pape.	
12	mardi.	s. Jules, pape.	
13	merc.	ste. Hermené.	
14	jeudi.	s. Tiburce.	
15	vendr.	*Vendr.-Saint.*	
16	sam.	s. Fructueux.	
17	*dim.*	PASQUES.	☾ D. Q. le 17, à 5 h. 45 m. du soir.
18	lundi.	s. Parfait.	
19	mardi.	s. Elphege.	
20	mercr.	s. Hildegonde.	
21	jeudi.	s. Anselme.	
22	vendr.	ste. Opportune.	
23	sam.	s. Georges.	
24	1 *dim.*	*Quasimodo.*	
25	lundi.	s. Marc, *abst.*	☉ N. L. le 25, à 7 h. 37 m. du soir.
26	mardi.	s. Clet, pape.	
27	mercr.	s. Polycarpe.	
28	jeudi.	s. Vital.	
29	vendr.	s. Robert.	
30	sam.	s. Eutrope.	

MAI. *Signe*, ♊ les Gémeaux.

Les jours croissent de 44 m. le mat. et 44 le s.

1	2 *dim.*	s. Jacq. s. Ph.	
2	lundi.	ste. Athanase.	
3	mardi.	Inv. ste. Croix.	☽ P. Q. le 3,
4	mercr.	ste. Monique.	à 4 h. 51 m.
5	jeudi.	Conv. s. Aug.	du matin.
6	vendr.	s. Jean P. Lat.	
7	sam.	s. Stanislas.	
8	3 *dim.*	s. Desiré.	
9	lundi.	s. Grég. de N.	
10	mardi.	s. Gordien.	☺ Pl. L. le 10,
11	mercr.	s. Mamert.	à 7 h. 48 m.
12	jeudi.	s. Nérée, etc.	du matin.
13	vendr.	s. Servais.	
14	sam.	ste. Onésime.	
15	4 *dim.*	s. Isidore.	
16	lundi.	s. Honoré.	
17	mardi.	s. Paschal.	☾ D. Q. le 17,
18	mercr.	s. Félix.	à 7 h. 11 m.
19	jeudi.	s. Célestin.	du matin.
20	vendr.	s. Bernardin.	
21	sam.	s. Hospice.	
22	5 *dim.*	ste. Julie.	
23	lundi.	*Rogations.*	
24	mardi.	s. Donatien.	
25	mercr.	s. Urbin.	☉ N. L. le 25,
26	jeudi.	ASCENSION.	à 11 h. 28 m.
27	vendr.	s. Jean, pape.	du matin.
28	sam.	s. Germain.	
29	6 *dim.*	s. Maximin.	
30	lundi.	s. Hubert.	
31	mardi.	ste. Pétronille.	

JUIN. *Signe*, ♋ l'Écrevisse.

Les jours croissent de 20 *m. le m. et* 19 *le s.*

1	mercr.	s. Justin.	
2	jeudi.	s. Potin.	☽ P. Q. le 2, à 0 h. 32 m. du matin.
3	vendr.	ste. Clotilde.	
4	sam.	*Vigile-jeûne.*	
5	*dim.*	PENTECOSTE	
6	lundi.	s. Norbert.	
7	mardi.	s. Paul de C.	
8	mercr.	*Quatre-temps.*	☺ Pl. L. le 8, à 3 h. 43 m. du soir.
9	jeudi.	s. Prime.	
10	vendr.	s. Landry.	
11	sam.	s. Barnabé.	
12	1 *dim.*	*Trinité.*	
13	lundi.	s. Antoine de P.	
14	mardi.	s. Rufin, etc.	
15	mercr.	s. Guy.	☾ D. Q. le 15, à 10 h. 17 m. du soir.
16	jeudi.	FÊTE-DIEU.	
17	vendr.	s. Avit.	
18	sam.	ste. Marine.	
19	2 *dim.*	s. Gervais.	
20	lundi.	s. Sylvere.	
21	mardi	s. Leufroi.	
22	mercr.	s. Paulin.	
23	jeudi.	*Oct. Fête-Dieu*	
24	vendr.	NAT. s. J. B.	☉ N. L. le 24, à 1 h. 5 m. du matin.
25	sam.	s. Prospere.	
26	3 *dim.*	s. Babolein.	
27	lundi.	s. Ladislas, R.	
28	mardi.	*Vigile-Jeûne.*	
29	mercr.	s. Pier. s. Paul.	
30	jeudi.	Comm. s. P.	

JUILLET. *Signe*, ♌ le Lion.

Les jours dimin. de 16 *m. le mat. et* 17 *le s.*

1	vendr.	s. Martial.	☽ Pr. Q. le 1,
2	sam.	Visit. N. D.	à 5 h. 54 m.
3	4 *dim.*	s. Anatole.	du matin.
4	lundi.	Trans. s. Marc.	
5	mardi.	ste. Zoé.	
6	mercr.	s. Tranquillin.	
7	jeudi.	ste. Aubierge.	
8	vendr.	ste. Elisabeth.	☺ Pl. L. le
9	sam.	ste. Victoire.	8, à 0 h. 12
10	5 *dim.*	ste. Félicité.	m. du mat.
11	lundi.	Trans. s. Ben.	
12	mardi.	s. Gualbert.	
13	mercr.	s. Turiaf.	
14	jeudi.	s. Bonaventure.	
15	vendr.	s. Henri.	☾ D. Q. le
16	sam.	s. Eustate.	15, à 3 h. 2
17	6 *dim.*	s. Sperat.	m. du soir.
18	lundi.	s. Clair, év.	
19	mardi.	s. Vincent de P.	
20	mercr.	ste. Marguerite.	
21	jeudi.	s. Victor.	
22	vendr.	ste. Madeleine.	
23	sam.	ste. Appolline.	☉ N. L. le 23,
24	7 *dim.*	ste. Christine.	à 0 h. 27 m.
25	lundi.	s. Jacques min.	du soir.
26	mardi.	s. Christophe.	
27	mercr.	s. George.	
28	jeudi.	ste. Anne.	☽ P. Q. le 30,
29	vendr.	s. Loup, év.	à 10 h. 30 m.
30	sam.	s. Abdon.	du matin.
31	8 *dim.*	s. Germain.	

AOUST. *Signe,* ♍ la Vierge.

Les jours dimin. de 41 *m. le mat. et* 41 *le s.*

1	lundi.	s. Pierre ès-l.	
2	mardi.	Suscep. ste. Cr.	
3	mercr.	s. Etienne, p.	
4	jeudi	s. Dominique.	
5	vendr.	s. Yon, m.	
6	sam.	Trans. de N. S.	☽ Pl. L. le 6,
7	9 *dim.*	s. Gaëtan.	
8	lundi.	s. Justin, m.	à 10 h. 14 m.
9	mardi.	s. Romain.	du matin.
10	mercr.	s. Laurent.	
11	jeudi.	Susc. ste. Cour.	
12	vendr.	ste. Claire.	
13	sam.	s. Hypolite.	
14	10 *d.*	*Vigile-jeûne.*	☾ D. Q. le 14,
15	lundi.	ASSOMPTION	à 8 h. 50 m.
16	mardi.	NAPOLÉON.	du matin.
17	mercr.	s. Mammès.	
18	jeudi.	ste. Hélène.	
19	vendr.	s. Louis, év.	
20	sam.	s. Bernard.	
21	11 *d.*	s. Privat.	☉ N. L. le 21,
22	lundi.	s. Symphorien.	à 10 h. 19 m.
23	mardi.	s. Sidoine.	du soir.
24	mercr.	s. Barthélemi.	
25	jeudi.	*s. Louis.*	
26	vendr.	s. Zéphirin.	
27	sam.	s. Césaire, év,	
28	12 *d.*	s. Augustin.	☽ Pr. Q. le
29	lundi.	Déc. de s. J. B.	28, à 3 h. 49
30	mardi.	s. Fiacre, solit.	m. du soir.
31	mercr.	s. Ovide.	

SEPTEMBRE. *Signe*, ♎ la Balance.

Les jours dimin. de 5o *m. le mat. et* 5o *le s.*

1	jeudi.	s. Leu, s. Gill.	
2	vendr.	s. Lazare.	
3	sam.	s. Grégoire.	
4	13 *d.*	ste. Rosalie.	☽ Pl. L. le
5	lundi.	s. Bertin, abb.	4, à 10 h. 50
6	mardi.	s. Onésiphore.	m. du soir.
7	mercr.	s. Cloud.	
8	jeudi.	Nativ. N. D.	
9	vendr.	s. Omer.	
10	sam.	s. Nicolas.	
11	14 *d.*	s. Patient.	
12	lundi.	s. Serdot, év.	
13	mardi.	s. Maurille.	☾ D. Q. le 13,
14	mercr.	Exalt. ste Cr.	à 2 h. 59 m.
15	jeudi.	s. Nicomède.	du matin.
16	vendr.	ste. Euphémie.	
17	sam.	s. Lambert.	
18	15 *d.*	s. Chrisostôme.	
19	lundi.	s. Cyprien.	
20	mardi	s. Eustache.	☉ N.L. le 20,
21	merc.	*Quatre-temps.*	à 7 h. 36 m.
22	jeudi.	s. Maurice.	du matin.
23	vendr.	ste. Thècle.	
24	sam.	s. Andoche.	
25	16 *d.*	s. Firmin, év.	
26	lund.	ste. Justine.	☽ P. Q. le 26,
27	mardi.	s. Côm. et s. D.	à 11 h. 6 m.
28	mercr.	s. Céran, év.	du soir.
29	jeudi.	s. Michel.	
30	vendr.	s. Jérôme.	

OCTOBRE. *Signe,* ♏ le Scorpion.

Les jours dimin. de 44 m. le mat. et 45 le s.

1	sam.	s. Remi, év.	
2	17 *d.*	ss. Anges Gard.	
3	lundi.	s. Denis Aréop.	
4	mardi.	s. François.	
5	mercr.	ste. Aure.	☉ Pl. L. le
6	jeudi.	s. Bruno.	4, à 2 h. 28
7	vendr.	ste. Serge.	m. du soir.
8	sam.	s. Demetre.	
9	18 *d.*	s *Denis.*	
10	lundi.	s. Géréon.	
11	mardi.	s. Nicaise.	
12	mercr.	s. Vilfride.	☾ D. Q. le
13	jeudi.	s. Gerand.	12, à 7 h. 18
14	vendr.	s. Calliste, pape.	m. du soir.
15	sam.	ste. Thérèse.	
16	19 *d.*	s. Gal, abbé.	
17	lundi	s. Cerbonney.	
18	mardi.	s. Luc, évan.	
19	mercr.	s. Savinien.	☉ N. L. le
20	jeudi.	s. Sendou.	19, à 5 h. 4
21	vendr.	ste Ursule.	m. du soir.
22	sam.	s. Mellon, év.	
23	20 *d.*	s. Hilarion.	
24	lundi.	s. Magloire.	
25	mardi.	s. Crépin, s. C.	
26	mercr.	s. Rustique.	☽ P. Q. le 26,
27	jeudi.	s. Frumence.	à 9 h. 20 m.
28	vendr.	s. Simon, s. J.	du matin.
29	sam.	s Faron, év.	
30	21 *d.*	s. Lucain.	
31	lundi.	*Vigile-jeûne.*	

NOVEMBRE. *Signe*, ↠ le Sagittaire.

Les jours dimin. de 19 *m. le mat. et* 19 *le s.*

1	mardi.	TOUSSAINT.	
2	mercr.	*Les Morts.*	
3	jeudi.	s. Marcel.	☽ Pl. L. le 3,
4	vendr.	s. Charles.	à 8 h. 37 m.
5	sam.	ste. Bertile.	du matin.
6	22 *d.*	s. Léonard.	
7	lundi.	s. Willobrod.	
8	mardi.	stes. Reliques.	
9	mercr.	s. Mathurin.	
10	jeudi.	s. Léon le Gr.	
11	vendr.	s. Martin, év.	☾ D. Q. le
12	sam.	s. René, év.	11, à 9 h. 53
13	23 *d.*	s. Gendulfe.	m. du matin.
14	lundi.	s. Maclou.	
15	mardi.	s. Eugène.	
16	mercr.	s. Eucher.	
17	jeudi.	s. Agnan.	
18	vendr.	ste. Aude.	☉ N. L. le
19	sam.	ste. Elisabeth.	18, à 3 h. 5
20	24 *d.*	s. Edmond.	m. du mat.
21	lundi.	Présent. N. D.	
22	mardi.	ste. Cécile.	
23	mercr.	s. Clément.	
24	jeudi.	s. Severin.	☽ Pr. Q. le
25	vendr.	ste. Catherine.	24, à 11 h. 24
26	sam.	ste. Geneviève.	m. du soir.
27	1 *d.*	AVENT.	
28	lundi.	s. Sosthène.	
29	mardi.	s. Saturnin.	
30	mercr.	s. André.	

DÉCEMBRE. *Signe*, ♑ le Capricorne.

Les jours croissent de 2 min. le mat. et 2 le s.

1	jeudi.	s. Eloi, évêque.	
2	vendr.	s. Franç. Xav.	
3	sam.	s. Miracle.	☾ Pl. L. le 3,
4	2 *d.*	ste. Barbe.	à 9 h. 46 m.
5	lundi.	s. Sabas.	du matin.
6	mardi.	s. Nicolas.	
7	mercr.	ste. Fare.	
8	jeudi.	*Conception.*	
9	vendr.	ste. Gorgonie.	
10	sam.	s. Valere.	☾ D. Q. le 10,
11	3 *d.*	s. Fuscien.	à 10 h. 2 m.
12	lundi.	s. Damas.	du soir.
13	mardi	ste-Luce.	
14	mercr.	*Quatre-temps.*	
15	jeudi.	s Mesmin.	
16	vendr.	ste. Adélaïde.	
17	sam.	ste. Olympiade.	☉ N. L. le
18	4 *d.*	s. Gatien	17, à 1 h. 46
19	lundi.	ste. Meuris.	m. du soir.
20	mardi	s. Philogone.	
21	mercr.	s. Thomas.	
22	jeudi.	s. Ischirion.	
23	vendr.	s. Yves.	
24	sam.	*Vigile-jeûne.*	☽ Pr. Q. le 24,
25	*dim.*	NOEL.	à 4 h. 54 m.
26	lundi.	*s. Etienne.*	du soir.
27	mardi	*s. Jean Evang.*	
28	mercr.	ss. Innocens.	
29	jeudi.	s. Thomas.	
30	vendr.	ste. Colombe.	
31	sam.	s. Sylvestre.	